

75¢

JUIN 74

le travail

Le magazine du monde ordinaire publié par la CSN



QUI PEUT SAUVER MONTREAL ?

LE TRAVAIL

Une présence indispensable de la CSN

Au terme des 4 numéros du magazine "Le Travail", la structure d'information mise sur pied dans toute la CSN fournit de plus en plus d'indices de l'influence qu'exerce le magazine. Nous rapportons ici un certain nombre de témoignages qui permettent de situer assez précisément le rôle que peut jouer cette publication.



Marc Ferland,
Québec

"Le Travail" nous a permis d'assurer une présence de la CSN dans les syndicats qu'on était humainement incapables d'assurer. L'éventail très large de sujets qui sont traités permet aux gens de s'intéresser, de voir que la CSN s'occupe d'autre chose que la convention collective. Tu lis le reportage sur le Pontiac et t'es content d'être syndiqué. Les gens décrochent lorsqu'une publication est syndicale d'un couvert à l'autre. Qu'est-ce que c'est l'action politique si ce magazine-là n'en est pas? Ce qui nous permet de rejoindre des syndiqués ordinaires avec le magazine, c'est précisément que ce n'est pas seulement des mots d'ordre.

Responsables à Joliette

Dans plusieurs syndicats, les membres demandent plus d'exemplaires. Les membres discutent des articles avec les responsables et plusieurs cas sont mentionnés où le magazine a permis d'amener de nouveaux militants. L'article sur Joliette a beaucoup intéressé. L'éventail très large de sujets intéresse les membres. "Nous autres les officiers, on est portés à être trop syndical et ça ennuie les membres. Le magazine a la note juste et les gens se reconnaissent dans les problèmes et les travailleurs qui sont présentés."



Fabienne Tremblay,
Québec

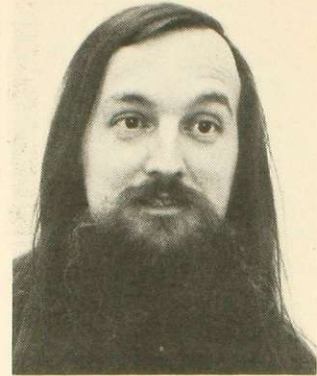
Je suis étonnée de l'intérêt que les filles portent aux sujets d'actualité qui sont traités dans le magazine, le pétrole par exemple. Pour les syndiqués ordinaires, c'est ce qui permet au magazine d'intéresser. C'est une information gratuite, qui ne vient pas leur demander d'aller là ou de faire ci, et qui leur rend la CSN sympathique et présente. On atteint des gens avec le magazine qui restaient en général indifférents aux publications syndicales de type propagande.

Germaine Poirier, Clinique Rousseau, Québec

Les jeunes syndiqués le lisent et le commentent abondamment. Parmi eux, le magazine a élargi le nombre de ceux qui s'intéressent au syndicat et aux publications syndicales. Le magazine devient de plus en plus un moyen d'éducation intéressant qui permet petit à petit d'avoir plus de syndiqués qui s'intéressent au syndicat en dehors des périodes de crise et de négociation.

Crino, Joliette

Les 5 exemplaires que reçoit le syndicat sont déposés sur les tables de la salle de repos. Les travailleurs le lisent là et placent des signets pour indiquer où ils sont rendus. Le soir, le contre-maitre, à la demande du syndicat, entrepose les exemplaires dans une armoire fermée à clé pour éviter qu'ils disparaissent...



Régis Mathieu,
Cégep F.-X. Garneau

Pour nos membres, le magazine est quelque chose de vivant et de neuf, quelque chose d'indispensable. Il faudrait sans doute autre chose pour les militants. Mais nos syndiqués ordinaires attendaient depuis longtemps une publication où la CSN s'écarte de la propagande et de la sollicitation. Le 2e numéro a été distribué à tous les enseignants (115). Ça tombait bien: pour une fois, la CSN elle-même parlait des écoles ("Commençons par libérer nos enfants"). On a publié dans notre bulletin syndical local "ONFIXE" une formule à remplir pour ceux qui désiraient recevoir le magazine: on a eu 32 noms. L'article "Où vont les syndicats" est tombé à point: c'était le sujet débattu dans le syndicat. Les enseignants sont réticents à la propagande et à la sollicitation: ils apprécient que la CSN puisse discuter d'elle-même et de l'actualité librement et gratuitement.

CIL-Valleyfield

Sur 70 numéros distribués, 35 sont revenus au responsable après avoir fait le tour des 7 membres auxquels était destiné chacun des exemplaires. Plus de 250 membres auraient donc lu le magazine en tout ou en partie dans ce syndicat. Cette façon de procéder (liste des lecteurs pour chaque exemplaire) se développe dans plusieurs syndicats.

VOICI LE NUMÉRO

4

DU TRAVAIL.

C'est le dernier des 4 numéros expérimentaux de cette revue. Le Congrès de la CSN, qui se réunit du 23 au 29 juin, décidera si l'expérience mérite d'être continuée. Les témoignages qui nous ont été transmis jusqu'ici par la structure d'information mise sur pied dans toute la CSN semblent indiquer que dans l'ensemble, la nouvelle formule du Travail peut assurer une présence de plus en plus importante de la CSN auprès des syndiqués ordinaires et des travailleurs en général.

le travail

le magazine du monde ordinaire
publié par la CSN à 30,000 exemplaires
produit par le service d'information de
la CSN

1001, St-Denis, Montréal,
(514) 842-3181, poste 408

Direction: **Guy Ferland**

Rédaction: **Roméo Bouchard,**
Jean Labrecque, Jacques Gauthier,
Jacques Lagacé, Suzanne Bergeron,
André Desnoyers

Conception graphique: **Jean Gladu**

Photographie: **Michel Giroux,**
Guy Turcot, Jean-Claude Champagne

Distribution: **militants de la**
structure d'information

Lithographié par **Journal Offset Inc.**
254 Benjamin-Hudon,
Ville St-Laurent



Dans ce numéro-ci
nous posons la question

QUI PEUT SAUVER MONTREAL?



Plus que jamais, Montréal est au coeur des problèmes
du Québec et plus que jamais Montréal est menacé.

Ce n'est pas Drapeau qui va sauver Montréal:
c'est lui qui est en train de le détruire.

C'est plus difficile de cerner
ce qui se passe à Montréal

que dans les autres régions du Québec.
Nous avons quand même tenté de le faire.

Le reportage sur Montréal

remplit l'espace habituellement consacré au **PROBLEME,**
au **DOSSIER** et au **CONFLIT** du mois.

LE CARCAJOU DU MOIS

Drapeau, complète le tableau et souligne
du même coup l'importance de la lutte
entreprise par le Rassemblement des Citoyens de Montréal
pour les élections municipales de novembre prochain.

LE PORTRAIT D'UN TRAVAILLEUR



vous fait rencontrer **Guy Larivière,**
un travailleur de l'Hôpital St-Jean-de-Dieu,
actif dans son quartier d'Hochelaga-Maisonneuve
et dans son syndicat,
qui incarne parfaitement la lutte quotidienne
que doivent mener les travailleurs de Montréal.

Le reste du numéro
présente les chroniques habituelles.

STAN LARUE, chauffeur de taxi,
continue sa chronique de l'actualité.

NOUS AUTRES C'EST CA QU'ON FAIT
nous parle des villages,

qui font cet été des fêtes pour leur centenaire,
leur bi-centenaire ou leur tricentenaire.
QUEBECOIS PURE LAINE nous fait découvrir
les Iles du St-Laurent,

notamment les Iles de Sorel et l'Île-aux-Grues:
c'est du même coup une suggestion de vacances.

C'EST COMME CA QUE CA MARCHÉ
a interrogé des gens sur les débats
qui occuperont le prochain congrès de la CSN.



STAN LARUE

842 3181

Dans le taxi, on a toujours eu espoir qu'un de ces jours ça va aller mieux. Même que les politiciens en ont profité. Bourassa est député d'un comté de l'Est où il y a beaucoup de chauffeurs de taxis.

C'est pour ça que, quand il est arrivé au pouvoir, il a institué une commission d'enquête puis il a nommé le député Alfred Bossé, un syndicaliste fraîchement défroqué de la CSN, pour s'en occuper. Ça faisait bien.

Mais tout ce qu'il a trouvé à dire, Bossé, c'est que le taxi c'était pas rentable. On se demande pour qui! Pour nous, on le sait, mais pour les boss?

Et on espère encore, on est toujours dans un métier qui ne marche que pour les profits des gros propriétaires de flottes, des associations et de leurs compagnies d'assurances.

Dans la Baie des Chaleurs

Laissez au moins l'intelligence libre de se développer

Les polyvalentes, moi, je n'ai jamais rien compris à ça. Les gars de mon âge, puis des plus jeunes aussi, sont passés par l'école du rang ou l'école du bout du village où il y avait 30 élèves de la première à la septième année avec un professeur pour tout le monde. Je veux bien croire que ça faisait pitié. Ils ont changé ça.

Si on peut appeler ça du changement: on est rendus asteure avec des écoles polyvalentes et quand mon petit gars me parle de son école, ça me fait peur.

Dans la baie des Chaleurs, en Gaspésie, le monde a pris l'affaire par le gros bout. Ils ont fait une commission d'enquête sur leurs écoles. Ils se sont promenés dans les villages et ont entendu plus de 2,500 personnes. A la suite de ces rencontres, la commission d'enquête, qui regroupait des représentants du ministère de l'éducation, des enseignants, des cadres de la commission scolaire, des parents, des syndicats et des étudiants, a remis son rapport intitulé: Le livre de la collectivité.

Et ce rapport propose la fermeture des écoles polyvalentes dans la région tant et aussi longtemps que le monde n'aura pas décidé eux-mêmes ce qu'ils veulent comme école.

Pour eux-autres, c'est pas compliqué: l'école, c'est la plus grosse affaire qu'ils ont, c'est ce qui entraîne les plus gros investissements, c'est ce qui oriente toute

la collectivité. Or cette école-là, elle ne répond pas aux besoins du monde, des gaspésiens, ni à leurs désirs. Il faut qu'elle disparaisse. Parce qu'il n'est pas normal que ce soit l'école qui dise au monde comment marcher alors que ça

C'est la plus belle affaire qui pourrait arriver...



devrait être le monde qui dise à l'école quoi ils ont de besoin.

D'après mon petit gars, c'est la plus belle affaire qui pourrait arriver.

Faut que tout le monde parle français

Everybody must speak english

Iutti devono parlare l'inglese

Bourassa et Cloutier ont raison: ils se situent au centre et le bill 22 qui est supposé faire du français la langue officielle au Québec est une loi souple. Tellement souple que Cloutier a avoué que "ceux qui voudront contourner la loi pourront toujours le faire".

Quant au centre, il est difficile de faire mieux: tout le monde s'entend, de tous les côtés, pour dire que le bill 22 c'est pas satisfaisant. Personne n'est content.

Il y a des francophones qui disent que ça ne change rien au libre choix de la langue de l'enseignement, que c'est l'unilinguisme français qu'il nous faut pour protéger la langue française.

Il y a des anglophones qui sont frustrés qu'une loi sur la langue parle d'eux: il ne faut pas toucher à leurs droits de conquérants. Ils craignent les commissions scolaires qui auront à décider s'il y aura ou non des écoles anglaises. Ils craignent le ministre qui intervient un peu trop souvent dans l'application de la loi.

Il y a des immigrants non-anglophones qui disent qu'ils vont devenir des citoyens de troisième zone parce que leurs futurs compatriotes vont devoir s'inscrire à l'école française alors que les immigrants anglophones vont pouvoir aller à l'école anglaise ou que les riches vont pouvoir les envoyer dans les écoles privées.

Il y a les politiciens fédéraux à qui ça tombe dans les pattes en

pleine campagne électorale et qui sont obligés de dire qu'ils sont horrifiés par le fait que le Québec ne continuera pas à s'angliciser à un rythme aussi rapide qu'auparavant. Faut ce qu'il faut pour gagner des votes en Ontario.

Dans tout ça, à vrai dire, il n'y a que Bourassa et Cloutier qui sont satisfaits. Ils sont contents et tous les autres sont des extrémistes. J'aurais pas cru qu'il y en avait autant.

En fin de compte, tout le monde, excepté certains québécois francophones, sont pour que rien ne change. Peut-être que vous connaissez l'histoire que l'ex-candidat péquiste Yves Michaud a raconté à la télévision: pendant la campagne électorale, il parlait devant les étudiants de la polyvalente anglophone John F. Kennedy à Montréal, des italiens en très grande majorité. Il leur a dit que si on ne renversait pas la vapeur, Montréal deviendrait très rapidement une ville anglaise. Ils ont applaudi. Il leur a demandé s'ils voulaient que Montréal devienne une ville anglaise. Ils se sont levés debout pour applaudir.

Si c'est ça qui nous confronte, je serais plutôt pour qu'on se batte. C'est rien que notre disparition qui est l'enjeu. Surtout que d'immigration francophone, il y en a juste aux alentours de 11% au Québec. Et certains préfèrent l'école anglaise parce qu'ils trouvent qu'on parle mal le français.

Drapeau nous sauve de l'argent

Drapeau a décidé qu'il pourrait disposer à sa guise des \$250 millions disponibles pour la construction des établissements olympiques sans avoir à faire de soumissions publiques. Ça veut dire que d'ici 1976, ça va être payant être contracteur et ami de Drapeau en même temps.

Drapeau, lui, il dit que c'est pour épargner de l'argent. C'est comme si moi j'allais m'acheter un char pour faire du taxi et que je n'avais pas le choix du garage, qu'on me forcerait à faire affaire avec un seul garage. Pensez-vous que le garagiste en profiterait pour baisser ou pour monter ses prix...

c'est pour
épargner
de
l'argent !



Drapo, expo, métro, cojo , loto, bobo

Parlant de Drapeau, il y a un nouveau parti politique à Montréal: il a été fondé par le Parti Québécois, les syndiqués de Montréal des 3 centrales FTQ, CSN, CEQ, le mouvement progressiste urbain et le NPD-Québec.

Ce parti-là, qui s'appelle le Rassemblement des citoyens de Montréal, veut battre Drapeau aux élections municipales de novembre prochain.

C'est un parti qui veut travailler au niveau des quartiers, en donnant des pouvoirs aux citoyens de chaque quartier, comme pour les constructions, par exemple. Il veut aussi construire ou rénover plus de 10,000 logements par année, il veut unifier le réseau de transport de la région de Montréal, geler les tarifs et transporter gratuitement les vieillards.

Les candidats dans les différents quartiers et pour la mairie seront choisis en septembre prochain.

C'est important.

37 ans en prison pour rien

Il y a un Indien de Caughnawaga, Gilbert French, qui vient d'être libéré de prison. Il était là depuis 37 ans. Ça paraît ordinaire comme fait, surtout que c'est un indien et que les indiens au Québec on les a toujours mis de côté.

Mais justement, c'est pas ordinaire: Gilbert French a passé 37 ans en prison sans jamais subir de procès. Commençons par le début: à l'âge de 14 ans, Gilbert French est arrêté et envoyé à l'école de réforme. Il était, paraît-il, jeune délinquant. De l'école de réforme, on l'envoie à l'aile des jeunes délinquants de la prison de Bordeaux. Le 31 mai 1944, le détenu Gérard Lauzon est assassiné. French est accusé du meurtre en compagnie de 2 gardiens et d'un autre détenu. Il se dit innocent. Le procès a lieu: un garde est acquitté, l'autre est condamné à 2½ ans de prison. L'autre détenu, défendu par Drapeau, est condamné à 10 ans. Quant à French, un psychiatre de la prison dit qu'il n'est pas apte à subir son procès, autrement dit qu'il est fou. Mais quand ça se passe (le 27 juin 1944), French pas plus que le psychiatre ne sont en Cour. Ce qui est parfaitement illégal. Ce qui n'empêche pas French de passer 30 ans en prison sans avoir subi de procès.

En janvier 1974, le Dr Béliveau, directeur des services professionnels à l'Institut Pinel, où se trouve French, le déclare apte à subir son procès.

Le bureau de l'assistance judiciaire de Montréal s'empare de l'affaire, fait accélérer les procédures jusqu'à ce que le ministère de la justice avoue qu'il n'avait pas de preuve à offrir: les témoins ont disparu. La belle affaire.

Choquette décide donc de libérer French parce qu'il ne peut le poursuivre, pas parce qu'il est innocent. C'est écoeurant.

L'indien Gilbert French est entré en prison en 1937, à l'âge de 14 ans, parce qu'il a marché sur le terrain d'un autre. Aujourd'hui il en ressort à l'âge de 51 ans, 37 ans plus tard. Sans procès, sans rien. C'est rien qu'un indien.

On a une christ de belle justice.

37

PRINTEMPS

on veut des
GARDERIES
populaires

La mort des garderies populaires

A qui ça sert les garderies? Moi je le sais, en partie en tout cas, parce que ça m'arrive de prendre des femmes qui reviennent des garderies avec leurs petits quand elles ont fini de travailler. C'est quand elles sont pressées qu'elles prennent des taxis.

De ce temps-là, elles sont bien en peine parce que leurs garderies vont fermer. Les projets d'initiatives locales, qui finançaient en grande partie les garderies populaires au Québec (surtout à Montréal et les alentours), n'existent plus. Plus de garderies. Les femmes qui pouvaient travailler grâce à ça: fini. Elles sont pas contentes. Avec les garderies populaires, les femmes payaient selon leur revenu familial. Il y en a que ça leur coûtait \$1 par semaine, celles qui étaient sur l'assistance sociale.

Mais là ça n'existe plus. Le gouvernement à Bourassa, par le biais du ministre libéral Lise Bacon, a décidé qu'au lieu de subventionner un réseau complet de garderies ils donneraient de l'assistance sociale aux parents pour envoyer leurs enfants dans les garderies. Le maximum, c'est \$20 par semaine et par enfant pour les parents qui sont sur le bien-être. Alors que dans une garderie qui a de l'allure, qui n'est pas un parking pour enfants seuls, ça revient à \$35 par semaine et par enfant de coût d'opération.

Donc les garderies populaires peuvent pas arriver avec ça. D'après une femme que j'ai fait embarquer l'autre jour, ce programme-là du gouvernement à Bourassa, ça va faire que l'industrie des garderies privées va augmenter, qu'il y a du monde qui va faire de l'argent avec ça,

qui vont faire ça pour l'argent, pas pour les enfants. Ça va faire aussi que le gouvernement par ses bureaux d'assistance sociale, qui par hasard vont donner les allocations pour les garderies, va contrôler les femmes qui sont sur l'assistance sociale et ainsi les forcer à retourner travailler, leurs enfants étant dans des garderies.

C'est un vrai bon bargain que le gouvernement fait là: d'abord il élimine des femmes qui sont sur l'assistance sociale et les femmes qui sont sur l'assistance sociale, ça coûte au gouvernement \$93 millions par année. C'est déjà pas pire. Puis en plus il fait prospérer une nouvelle industrie privée: c'est bon pour la caisse électorale et pour l'entreprise privée.

Seulement, personne ne peut plaire à tout le monde. Pas plus le gouvernement qu'un autre. Ça fait qu'il y a plein de femmes, celles qui travaillent, qui n'auront plus les moyens d'envoyer leurs enfants dans les garderies. Les femmes vont en souffrir, mais surtout les enfants.

La petite fille de la femme qui me racontait ça, elle disait qu'elle ne voulait plus s'en aller "tout le temps dans l'appartement". Parce que les garderies populaires, c'était pour les enfants, pas rien que pour les parents qui voulaient se débarrasser de leurs enfants.

Comment il dit ça, Bourassa, déjà: la social-démo..., démo...



Les hopitaux coupent et les travailleurs paient

De ce temps-là, ça parle beaucoup des hôpitaux. Il y a même l'hôpital Notre-Dame qui a été pratiquement fermé. Paraîtrait que c'est assez grave.

Les hôpitaux, c'est rendu une grosse industrie. Dans un gros hôpital, il y a autant de travailleurs que dans des grosses usines: 1000, 2000, 3000. Ça fait que comme les grosses industries, ça donne des gros contrats à des gros amis, ça a une grosse administration. Puis comme les gros administrateurs viennent des grosses compagnies, ils veulent

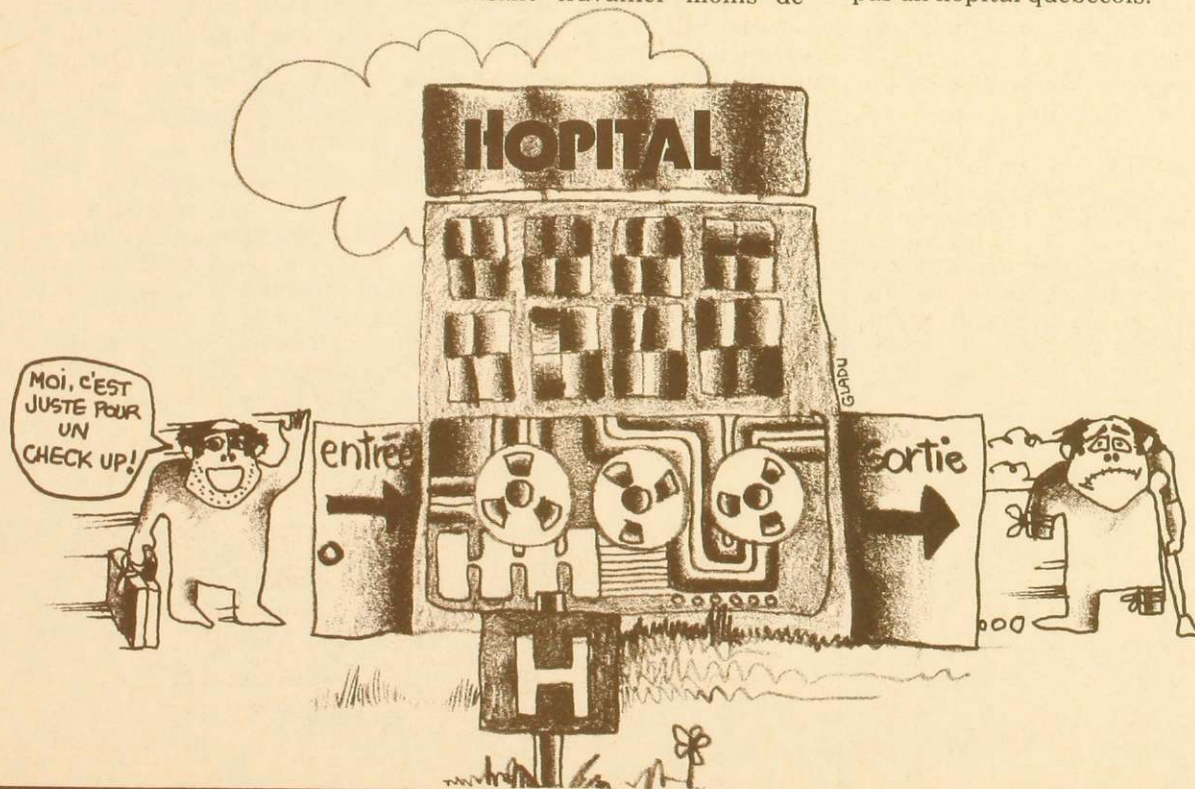
"rentabiliser" les gros hôpitaux à leur manière.

Mais dans certains hôpitaux 90% du budget, c'est pour les salaires. En moyenne, c'est 75%. Et pour rendre plus rentable, il faut économiser. Comme c'est les salaires qui prennent la plus grosse partie du gâteau, c'est sur les salaires qu'on économise. Pas en payant moins cher, parce que ça c'est réglé par la convention collective, mais en payant moins de monde, en ne remplaçant pas tout de suite ceux qui s'en vont, en faisant payer le stationnement, en faisant travailler moins de

monde sur les services, en triplant le prix des repas, en retardant le règlement des griefs, etc.

Ils sont pas fous, les administrateurs: leur économie, ils la font sur le dos des travailleurs. Eux autres, comme ça, ça les dérange pas.

Ca se passe comme ça à l'hôpital Notre-Dame à Montréal et ça se passe comme ça ailleurs aussi. Paraîtrait qu'un hôpital québécois qui n'a pas ce genre de problème-là, c'est presque pas un hôpital québécois.



A Valleyfield

Les travailleurs se battent pour vivre

Le mot d'ordre du 1er mai sur la hausse du coût de la vie et l'indexation des salaires fait tranquillement ses petits. A Valleyfield, il y a eu ou il y a encore 5 grosses grèves dans 2 usines de la CSN et dans 3 de la FTQ.

Les 2 de la CSN, c'était les Engrais du St-Laurent et la CIL. A la CIL, c'est fini parce qu'ils ont obtenu \$0.28 de l'heure pour tout de suite plus un autre \$0.10 pour le 1er août. En plus de leur \$0.25 normal au 1er septembre. Aux Engrais du St-Laurent, ils sont 75 et toujours dehors. Le patron a suspendu certains travailleurs qui ont mené la grève. Ils veulent aussi faire indexer leurs salaires à la hausse du coût de la vie.

Des 3 usines où c'est la FTQ, 2 sont encore en grève. Les travailleurs de la Dominion Textiles ont réglé pour 5%. Ceux de la Good Year et de l'Electrolitic Zinc sont encore en grève. Ils veulent pas lâcher tant qu'ils n'auront pas gagné.



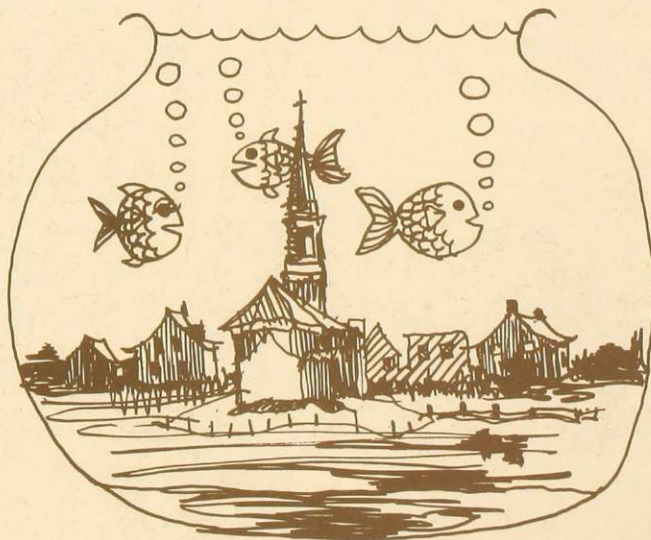
Le Québec sait inonder

C'est pas croyable ce qu'on apprend dans les journaux. Le journal Le Jour vient de mettre la main sur un rapport secret du gouvernement du Québec par lequel on apprend que les inondations qui ont touché la région de Montréal l'an dernier et qui ont causé pour \$800,000 de dommages ont été en grande partie provoquées avec l'accord du Québec pour empêcher que ne soient inondées les rives américaines et ontariennes du lac Ontario.

C'est déjà assez grave que le gouvernement Bourassa accepte que les Québécois soient inondés à la place des Anglais de l'Ontario et des Etats-Unis, mais ce qui est plus grave dans cette histoire-là, c'est que le gouvernement Bourassa: 1) n'a pas pris

des accords avec l'Ontario et les Etats-Unis pour que les Québécois soient dédommagés et 2) a laissé croire que ces inondations avaient des causes naturelles de sorte que les Québécois touchés n'ont pas pu toucher d'assurances pour les dommages causés.

Et cette année, les inondations ont été les pires depuis 50 ans. Et le gouvernement nous dit encore que ce sont des causes naturelles. Mais maintenant qu'on sait que notre gouvernement nous a fourrés une fois, qu'est-ce que vous voulez qu'on pense? Surtout que le rapport secret disait que le niveau du lac Ontario serait anormalement élevé pour quelques années encore.





QUI PEUT SAUVER MONTRÉAL ?

**Ce qui menace Montréal,
ce n'est pas le ralentissement de la
croissance mais précisément sa croissance.
Plus Montréal se développe,
plus elle se retourne sauvagement
contre les gens qui l'habitent,
particulièrement les travailleurs.**

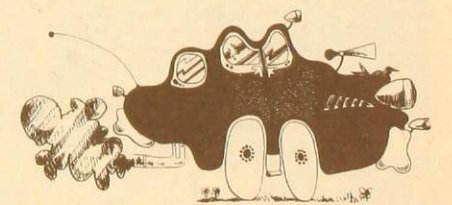
Montréal, c'est le coeur du Québec et, en quelque sorte, la frontière du Québec. C'est à Montréal que va se jouer notre avenir collectif. La moitié de la population du Québec, plus de 60% des travailleurs québécois et des syndiqués sont aux prises tous les jours avec ce monstre urbain qui saccage toute la région montréalaise. Et si on perd Montréal, il n'y a plus de Québec possible.

Les Montréalais sont chaque jour sur la ligne de feu. Cette ville, où il n'y a pas si longtemps encore ils se sentaient chez eux, où ils se sentaient Québécois, s'est retournée contre eux. Livrée corps et âme aux vautours de la spéculation foncière et de la promotion immobilière, par l'administration Drapeau, sans que le monde puisse dire un mot, Montréal se transforme au gré et au profit d'une poignée de possédants. On démolit les logements populaires, les quartiers, les réseaux de vie, les espaces verts; on force les gens à s'exiler et à s'isoler chacun pour soi dans des banlieues préfabriquées et sans vie; on concentre toute l'activité dans un centre-ville-champignon congestionné et pollué par l'automobile; on impose l'anglais au travail, dans la rue et dans les écoles; on prive systématiquement les gens de toute possibilité d'améliorer leur sort, de dire leur mot, de se rassembler et de s'organiser.

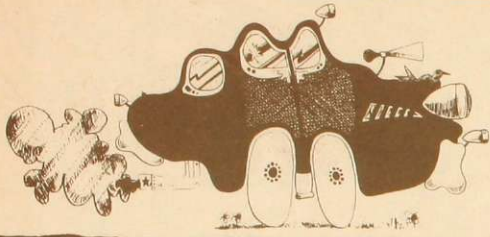
LES MONTREALAIS DEVIENNENT DES REFUGES DANS LEUR PROPRE VILLE

Encore quelques années de ce massacre et Montréal sera comme New York: le monstre aura tout ravagé et tout asservi. La résistance y est déjà plus difficile que partout ailleurs au Québec. Si les syndicats, les groupes populaires, le PQ n'arrivent pas à s'unir et à organiser des nouvelles formes de solidarité pour permettre au monde ordinaire de se rassembler et d'intervenir, il n'y a plus guère d'espoir.

Ce numéro du TRAVAIL, qui coïncide avec la réunion du congrès de la CSN dans l'est de Montréal tente de fournir un portrait de Montréal qui puisse aider à comprendre l'importance et la difficulté du combat quotidien que mènent les Montréalais ordinaires.



**SUIVEZ
LE GUIDE !**



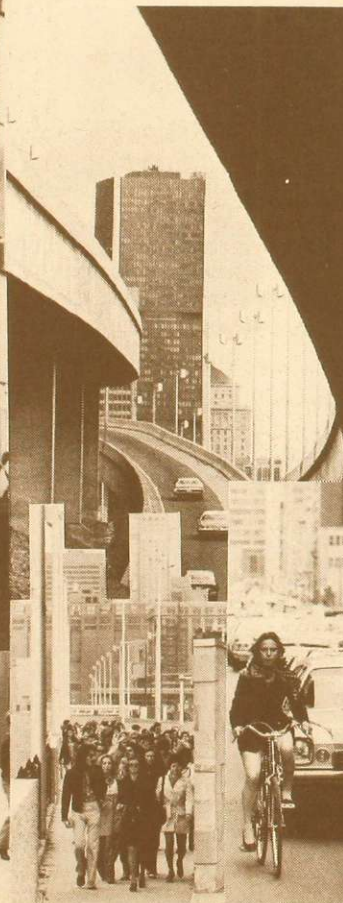
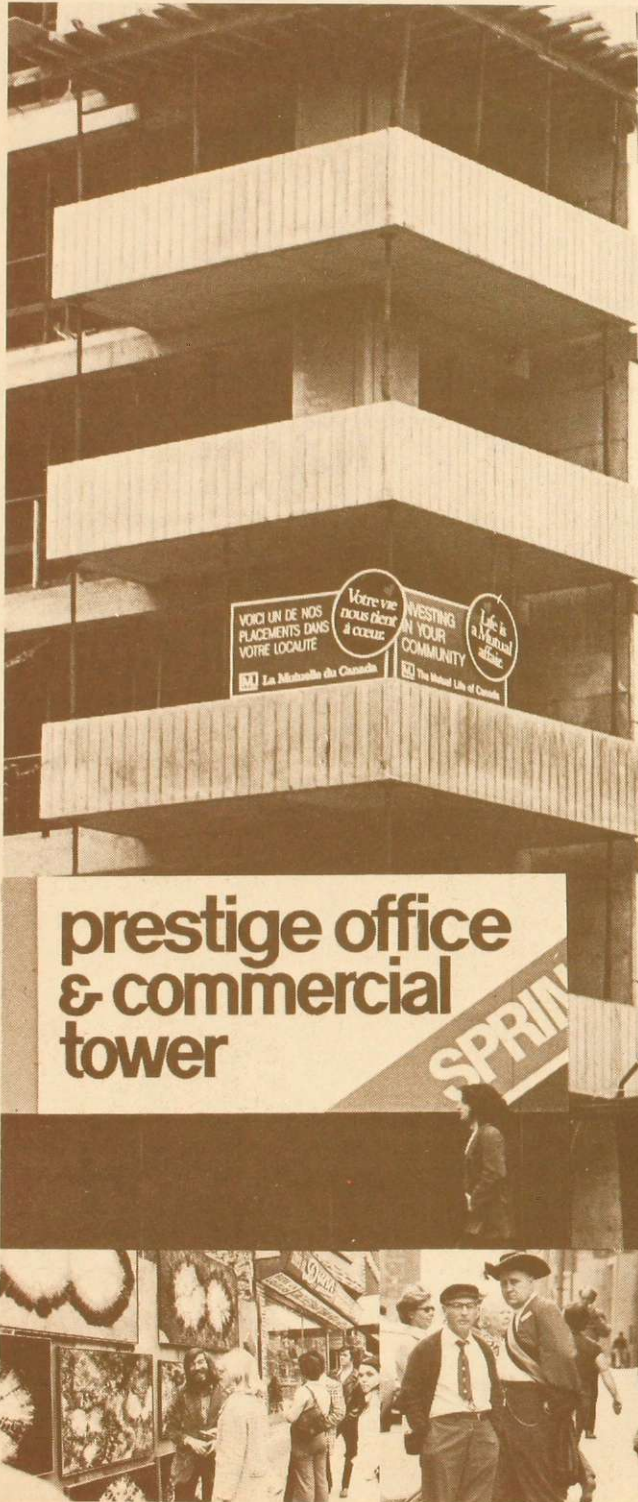
Ici, dans le centre-ville, c'est rendu comme à New York, on étouffe.

Si ça continue, la partie Ouest du Centre-Ville risque de mourir d'asphyxie. Pour l'année 1973-

1974 on prévoit à Montréal des travaux de construction de \$4 milliards. Dans le quadrilatère Sherbrooke-Guy-Atwater-Dorchester, la densité de population atteint 144 personnes à l'acre. Dans certains coins ça monte à 400 personnes à l'acre alors que la moyenne pour Montréal est de 33. D'ici 25 ans, la population de Montréal risque d'atteindre les 7 à 8 millions d'habitants. Tout ça ça se fait sans aucune planification. C'est même permis par le règlement de zonage qui est modifié chaque fois que ça fait l'affaire des spéculateurs fonciers.

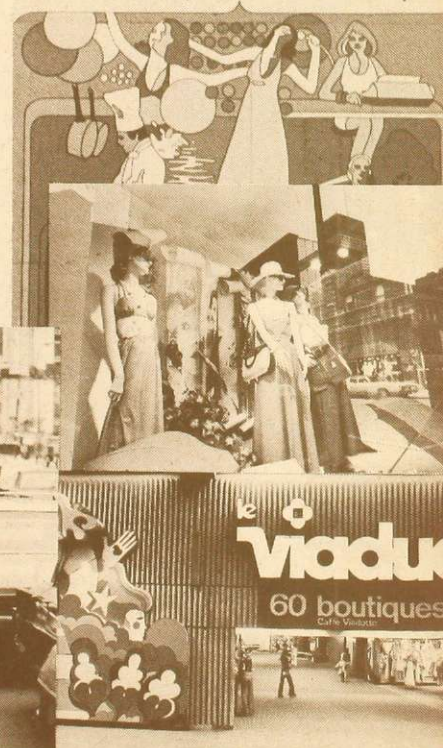
L'invasion quotidienne

Chaque jour à la même heure des centaines de milliers de banlieusards et des gens des quartiers avoisinants envahissent le Centre-Ville pour aller travailler. Comme les transports en commun sont développés au minimum et comme la publicité cultive le mythe du transport individuel, des centaines de

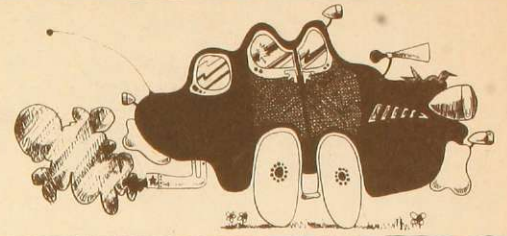


Complexe Desjardins

Une oasis dans la ville
Un concept tout électrique



RUE SHERBROOKE OUEST



milliers d'automobiles sont congestionnées dans quelques milles carrés.

C'est là que les problèmes commencent: pollution par l'air, par la gasoline; pollution par le bruit; frustration et agressivité causées par le trafic; par la peur d'arriver en retard; énervement, "stress", cancer, crises cardiaques, accidents, crimes, meurtres, viols, dépressions nerveuses, etc. Le soir c'est la même chose lorsque le centre-ville se vide et que les gens retournent dans leurs banlieues-dortoirs.

Il y eut 38,420 crimes, dont 91 meurtres, 119 viols et 2,251 vols de toutes sortes.

Il y avait 485,000 véhicules immatriculés, il y eut 714,564 infractions aux règlements de stationnement et 149 personnes tuées dans des accidents de la route.

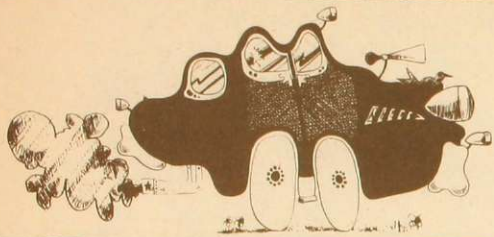
Il y eut aussi: 154 suicides, 3,946 disparitions et 5830 juvéniles traduits en justice.

Quelques chiffres

En 1972:

Le budget de la police de la CUM s'élevait à \$95 millions, soit \$49 par habitant.





Coin St-Denis - Ste-Catherine: ici on démolit le coin où on se sentait chez nous.

Tassez-vous On démolit

Depuis quelques années, la partie Est du Centre-Ville (Bleury à Papineau) est de plus en plus massacrée par les spéculateurs de toutes sortes qui cherchent à faire une piastre. Rien ne résiste au pic des démolisseurs. Partout on voit surgir des grues. Des rues, des parcs, des usines, des milliers de logements, des quartiers complets, des réseaux de vie sont détruits pour faire place à ce qu'on appelle le "progrès".

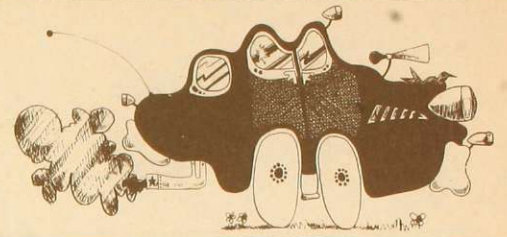
Pour Drapeau, pour ses amis promoteurs, pour les journeaux, le "progrès", ça se calcule en verges cube de béton. New-York est devenue notre modèle de développement. A chaque année, la jungle des gratte-ciel gruge du terrain pour s'étendre. Place Desjardins, Radio-Canada, Concordia, le Complexe Guy Favreau, l'autoroute Est-Ouest sont les exemples les plus frappants du développement anarchique de ce qu'on appelait "*la belle ville d'Amérique du Nord*".

Le monstre s'étend vers l'Est

Pour les travailleurs, le "progrès" à la Drapeau ça veut dire la disparition de milliers de logements familiaux et à prix modique. De 1961 à 1971, 17,000 de ces logements ont été détruits et 11,000 sont devenus des commerces. On a démolit l'équivalent d'une ville de 100,000 habitants.



RUE STE-CATHERINE EST



Les quartiers anglophones de l'Ouest ne sont pas touchés. C'est vers les quartiers populaires du Centre-Sud et d'Hochelaga-Mai-

sonneuve que la pieuvre s'étend. D'ici quelques années, des endroits comme le Parc Lafontaine et le Carré St-Louis risquent d'être encerclés par des appartements de luxe de 30 étages.

Un peuple de locataires

Quatre-vingt (80) pour cent des

Montréalais sont des locataires et ils sont de plus en plus insécures. Les travailleurs surtout qu'on force à déménager pour aller s'entasser dans d'autres quartiers du centre-ville ou dans les banlieues. Et ça coûte de plus en plus cher; en 10 ans le loyer moyen est passé de \$66 à plus de \$100 par mois.

Au lieu de démolir, Drapeau devrait rénover les logements existants. 20% des logements à Montréal sont insalubres ou surpeuplés. Dans ces logements il n'y a pas d'eau courante, pas de toilette, pas de chauffage. 75,000 logements devraient être rénovés immédiatement mais la ville ne fait rien. Au cours des dernières années on a investi \$2 millions pour la rénovation à Montréal alors qu'à chaque année Drapeau fournit \$4 millions pour le financement de son éléphant blanc "terre des hommes".

L'autoroute des riches

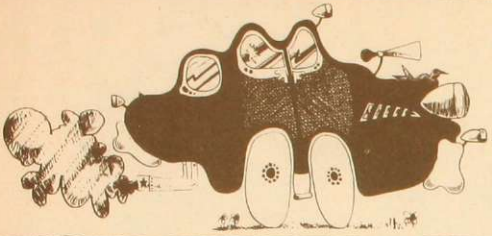
Comme l'économie nord-américaine est basée sur l'automobile, ça prend, nous dit-on, des autoroutes même si les citoyens sont contre. L'autoroute Est-Ouest a coûté \$450 millions, l'équivalent de 30,000 nouveaux logements. Au lieu de construire: on a démoli 3,300 logements; forcé 15,000 personnes à déménager; 3 personnes au moins sont mortes et plusieurs autres ont fait des dépressions nerveuses en étant déracinées d'un quartier où elles avaient toujours vécu. Et vive la pollution automobile.

Le Vieux-Montréal aux américains

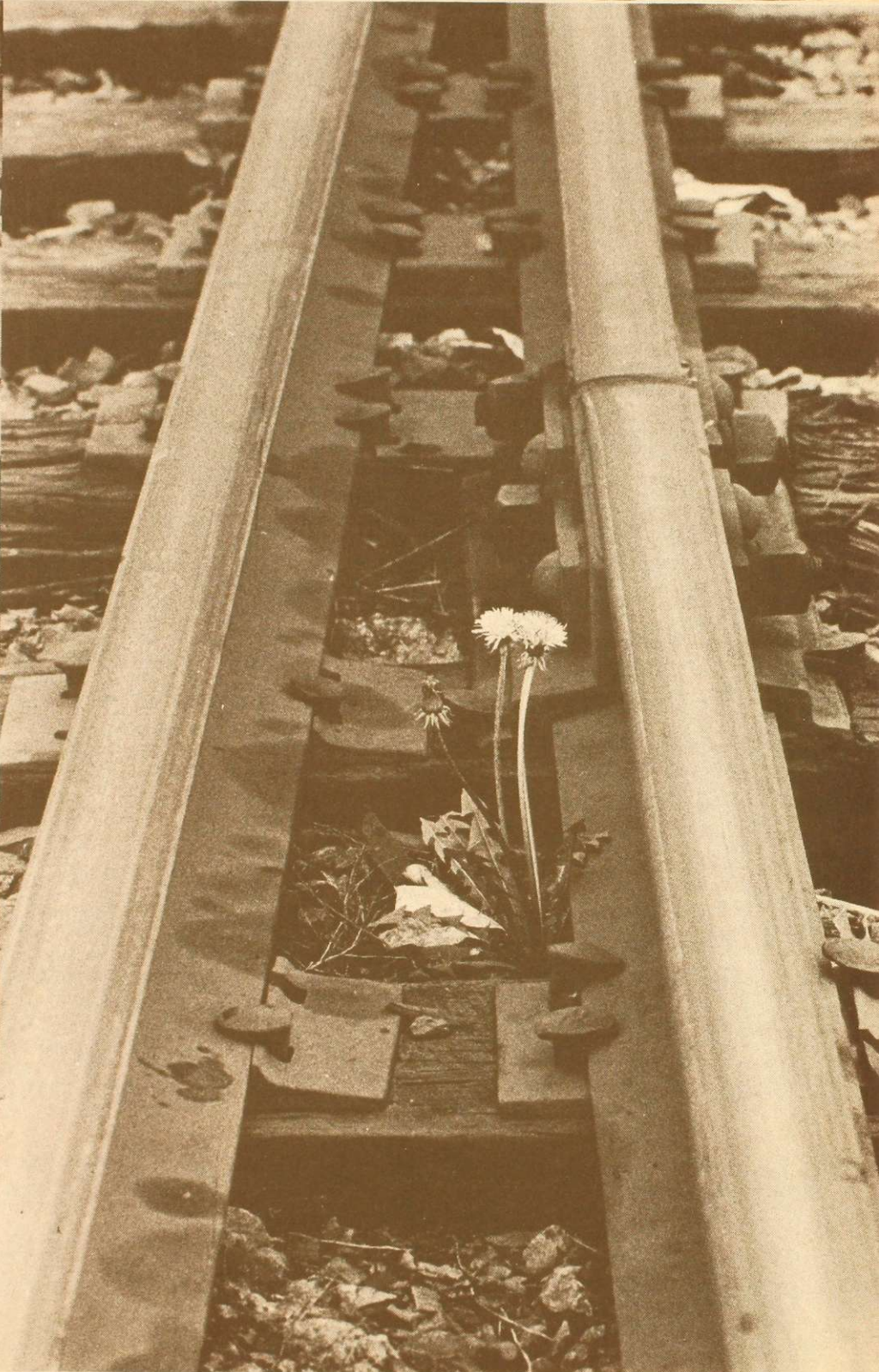
Pour les touristes, Montréal c'est la ville "friendly", pittoresque. A chaque année ils sont 6 millions à envahir la ville. Les seuls endroits qui échappent au pic des démolisseurs sont ceux qui risquent d'attirer les touristes. Et maintenant, même dans le Vieux-Montréal les Montréalais se sentent de moins en moins chez eux.



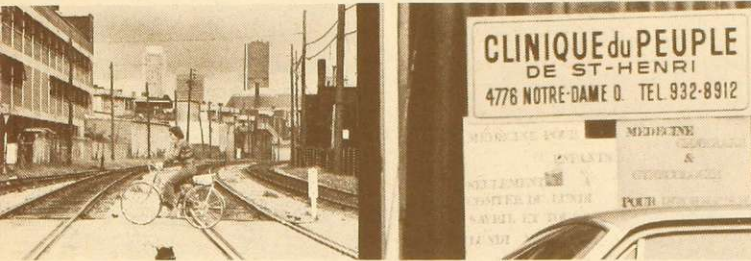
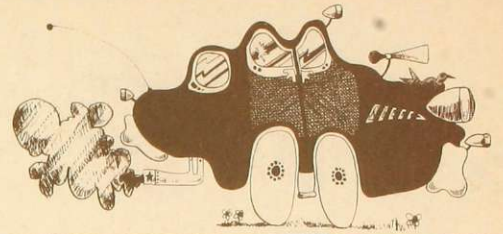
FERMETURE
Pour Demolition
Notre Succursale
au 267 St Catherine E.
RESTE OUVERTE POUR VOUS
SERVIR



St-Henri: le plus
vieux et l'un des der-
niers quartiers ou-
vriers canadiens-
français.



RUE NOTRE-DAME



Le noyau ouvrier de Montréal

C'est le long du fleuve que Montréal s'est développée à partir de l'ouest en allant vers l'est. Les travailleurs suivaient l'industrie à mesure qu'elle se déplaçait.

Aujourd'hui les quartiers ouvriers défavorisés se situent le long du fleuve aussi: St-Henri, Centre-Sud, Mile End et Hochelaga-Maisonneuve. Ce sont les ghettos francophones de Montréal qui se détériorent d'année en année.

En 1951, 30% (310,000 habitants) de la population de Montréal vivait dans ces quartiers. En 1971 la proportion avait baissé à 18% (220,000). Mais ça reste quand même le noyau ouvrier de Montréal.



Les quartiers disparaissent

Avant, Montréal c'était une série de paroisses où les gens se connaissaient, où il existait une certaine forme de vie collective. Les voisins, c'étaient pas des étrangers.

Aujourd'hui, les quartiers à Montréal, c'est surtout des divisions administratives. A part quelques exceptions, la vie de quartier à Montréal ça n'existe plus. Les gens font leur petite affaire, ils vont à l'épicerie, parlent à un ou deux voisins et sortent rarement de chez eux, sauf pour aller travailler.

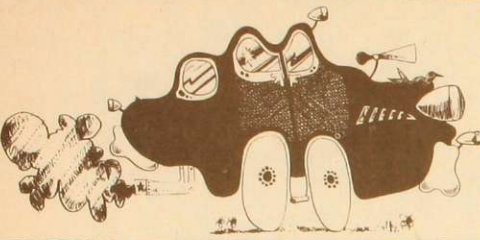
St-Henri... un village en ville

St-Henri, c'est l'exception. A St-Henri le monde se connaît, c'est familial et ça fait longtemps que les gens habitent le quartier. Quand Montréal est devenue une ville industrielle, c'est dans le sud-ouest, dans St-Henri que les industries et les ouvriers sont venus s'installer. C'est dans St-Henri que le monde de la campagne venait s'installer. Ils se sont construit un village en ville, mais ça reste un ghetto ouvrier où la situation ne s'améliore pas de génération en génération.

L'autre véritable quartier ouvrier de Montréal, c'est Hochelaga-Maisonneuve. Mais c'est beaucoup plus jeune et plus récent que St-Henri. Il y a plus d'ouvriers spécialisés, les salaires sont un peu plus élevés, mais c'est le même sentiment d'appartenance à un quartier. Ce qui n'est pas du tout le cas de Centre-Sud où les gens sont seuls et sans identité.

La résistance populaire

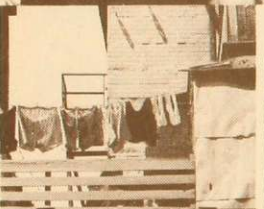
C'est dans ces quartiers populaires, à St-Henri plus particulièrement, que sont nés la plupart des groupes populaires qui depuis une quinzaine d'années, ont été souvent les seuls à répondre à des besoins pressants des gens, à leur permettre de se regrouper localement et de faire entendre leur voix. Les premiers comités de citoyens d'il y a quinze ans sont aujourd'hui devenus une multitude de groupes populaires, qui vont de la clinique populaire jusqu'aux groupes politiques de toutes sortes. Ces groupes demeurent un des aspects majeurs de la résistance des Montréalais. Ils ont de plus en plus de rapports avec les syndicats et les organisations locales du PQ. Toutefois, jusqu'ici, à l'exception peut-être du Mouvement Démocratique Scolaire, ils n'ont pas réussi à s'unir vraiment, ni à provoquer des solidarités massives, ni à donner aux gens une prise quelconque sur le pouvoir des possédants et de leurs alliés, Drapeau en tête. Le regroupement par quartier, qui apparaît de plus en plus pour les syndicats comme pour le nouveau Regroupement des Citoyens de Montréal comme une étape essentielle, n'est même pas fait et déjà les quartiers comme réseaux de vie achèvent d'être désarticulés par la nouvelle ville.



Le bout des immigrants, c'est quasiment l'Europe: ça bouge, y savent s'organiser, dommage qu'y parlent rien que l'anglais.



ΕΘΣ
 ΔΙΔΑΣΚΟΝΤΑΙ
 ΑΓΓΛΙΚΑ ΕΛΛΗ
 ΝΙΚΑ ΜΑΘΗΜΑ
 ΤΙΚΑ ΗΛΕΚΤΡΟ
 ΛΟΓΙΑ ΒΟΗΘΟΥΜΕΝ
 ΜΑΘΗΤΕΣ ΕΛΛΗΝ
 ΣΧΟΛΩΝ ΧΑΡΗΘΑ
 ΔΙΔΑΚΤΡΑ ΔΙΔΑ
 ΣΚΑΛΙΑ ΑΠΟΔΟΤΙΚΑ
 ΕΚΤΕΛΟΥΜΕΝ ΜΕΤΑ
 ΦΡΑΣΕΙΣ ΣΥΝΤΑ
 ΣΟΜΕΝ ΦΟΡΟΛΟ
 ΓΙΚΑΣ ΔΗΛΩΣΕΙΣ
 INCOME TAX
 ΕΚΔΙΔΟΜΕΝ ΠΙΣΤΟ
 ΠΟΙΗΤΙΚΑ
 ΤΗΛ: 271-1089
 ΖΗΤΗΣΑΤΕ
 Λ. ΟΥ. Γ. Α. ΓΙΑΝΝΗΝ



RESTAURANT
 Specialite **MAG**
 HAMBURGER ITALIEN



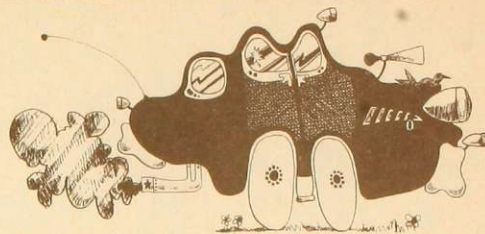
ΕΛΛΗΝΟΚΑΝΑΔΙΚΟΣ ΣΥΛΛΟΓΟΣ
 ΕΡΓΑΤΟΥΠΑΛΛΗΛΩΝ
 ASSOCIATION
 DES TRAVAILLEURS GRECS

CLUBE PORTUGAL MONTREAL

 PRIVADO AOS MEMBROS



RUE ST-LAURENT



Comme toutes les grandes villes, Montréal est une ville cosmopolite. Dans la région métropolitaine, entre 450,000 britanniques et 1.7 million de francophones vivent 500,000 immigrants de toutes nationalités.

Le problème pour les Montréalais et l'avenir du Québec, c'est que 90% de ces immigrants s'intègrent, par la langue et par l'école, à la minorité anglophone. Le gouvernement ne fait rien pour empêcher leur assimilation. Ce qui fait qu'à l'heure actuelle les francophones ne représentent plus que 60% de la population de Montréal et le bill 22 va encore faire baisser cette proportion. Les Montréalais ne sont pas racistes, ils veulent simplement survivre en tant que peuple.

L'Europe dans Montréal

A Montréal, un habitant sur 10 est d'origine italienne (160,000) un sur 20 est d'origine juive. Les 270,000 autres immigrants viennent surtout d'Europe: grecs, polonais, espagnols, portugais, etc.

Dans certains quartiers, on se croirait vraiment en Europe ou ailleurs. La rue Jean-Talon et une partie du Nord de la ville, c'est l'Italie. L'avenue du Parc, c'est la Grèce, Côte St-Luc, Hampstead et une partie d'Outremont, c'est Israël. Mais c'est surtout dans le Mile End (au Nord de l'avenue des Pins entre Parc et St-Denis) qu'on retrouve le plus grand nombre de minorités ethniques vivant ensemble: à côté d'une pâtisserie grecque, il y a le vendeur de poisson portugais, la charcuterie polo-

naise, le vendeur de fromage hollandais, le boucher hongrois ou allemand, l'importateur chinois, etc.

Dans le fond, la vie de quartier des immigrants est beaucoup mieux organisée que dans la plupart des quartiers francophones de Montréal. D'ailleurs les travailleurs francophones qui vivent dans le Mile End sont ceux qui sont le mieux adaptés à la vie urbaine, le moins insécure.

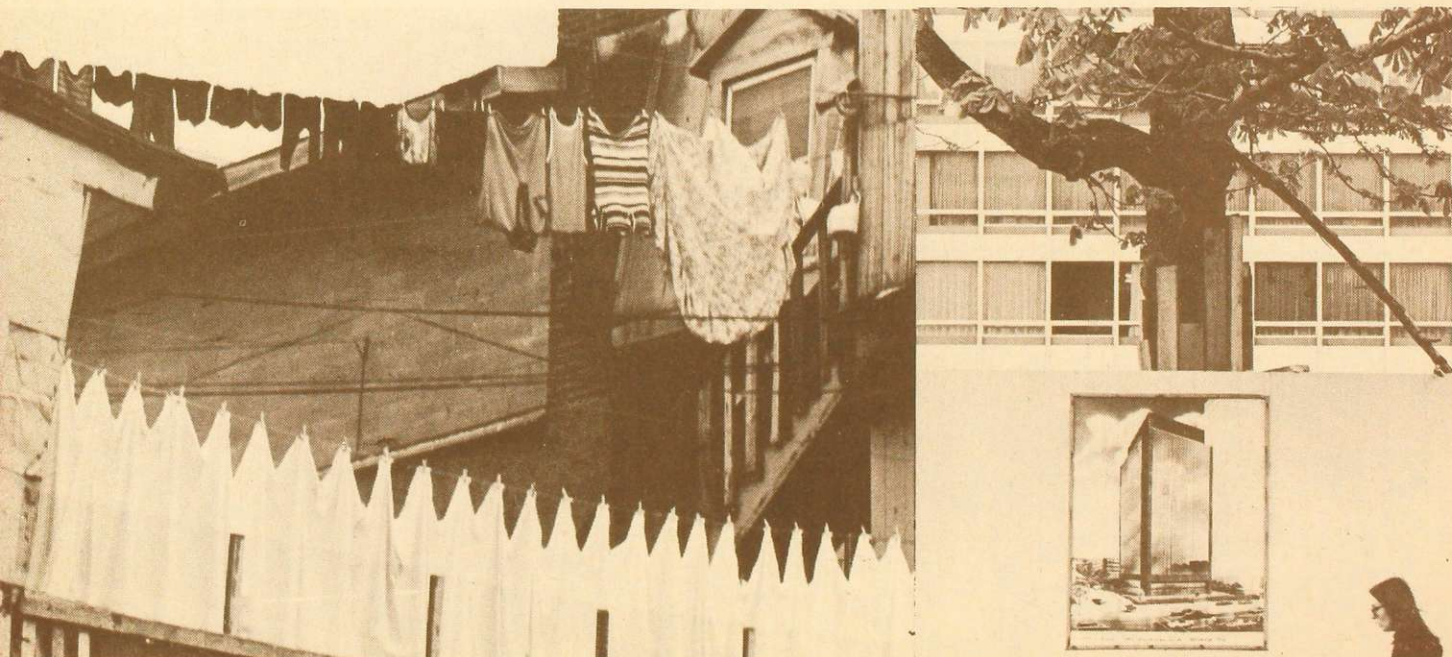
Le Mont Royal

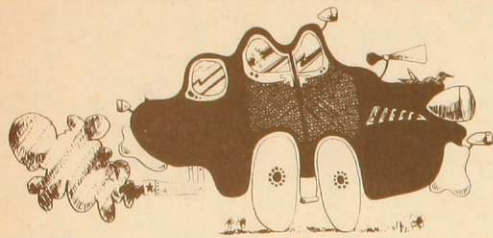
Avant, le Mont-Royal c'était la campagne des Montréalais. Maintenant c'est presque exclusivement des immigrants qui s'y promènent.

Dans l'Est les espaces verts diminuent à vue d'oeil, les parcs font place au ciment, à l'asphalte ou à la brique. Depuis 5 ans, 25 parcs sont disparus dans l'est de Montréal.

Montréal se classe au 14e rang en Amérique du Nord, après New-York, pour les espaces verts (2.5 acres par 1000 habitants) et Drapeau s'apprête à faire disparaître un autre 50 acres dans le parc Viau pour construire 1800 appartements de luxe pour abriter les athlètes étrangers durant 15 jours.

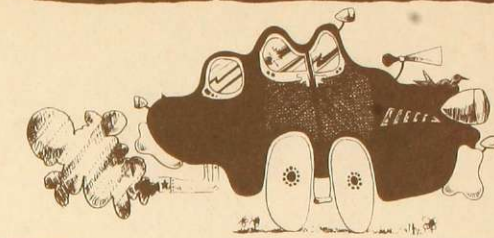
C'est pas surprenant que les Montréalais regardent en moyenne la TV 5 heures par jour. Il n'y a pas de loisirs organisés, il n'y a pas de place pour se promener. Pour plusieurs l'appartement devient une prison dont ils ne sortent jamais.





Montreal is a beautiful place to live.
Love it or leave it.

CEDAR CRESCENT



LE COIN DES ANGLAIS

Westmount, Ville Mont-Royal, Dorval, Beaconsfield, et tout l'ouest de l'île de Montréal, c'est le ghetto des Anglais et de tous ceux qui veulent leur ressembler: on se croirait en Angleterre ou en Ontario. C'est le coin des maîtres qui sont aussi les riches.

Pour eux, vivre à Montréal ne pose pas de problèmes: ils sont chez eux. Ils sont unilingues anglais. La démolition ne les touche pas: ça c'est pour le centre-ville et les quartiers canadiens-français. Le logement n'est pas un problème: ils ont de belles maisons et ne font pas partie, en général, du 80% de gens qui sont locataires à Montréal et déménagent le 1er mai. Les espaces verts, ils en ont: les enfants ne jouent pas dans le trafic. Ils ne se marchent pas sur les pieds: ils sont 15% de la popu-

lation de l'île à se partager la plus belle moitié de l'île. La santé, ça va: le taux de mortalité infantile est de 9.9 dans Notre-Dame-de-Grâces contre 24.9 dans le district DeLorimier dans l'est. Ils n'ont pas besoin de groupes populaires: ils ont le pouvoir et ils s'en servent. Le bill 63, ils y tiennent. Drapeau, Bourassa, Trudeau, ils s'en servent: ils sont libéraux.

MAYOR DRAPEAU

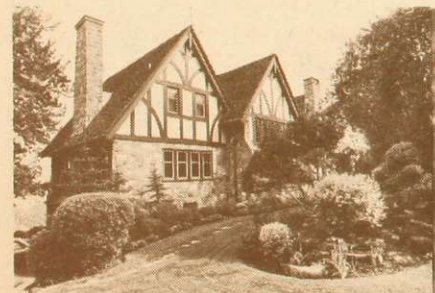
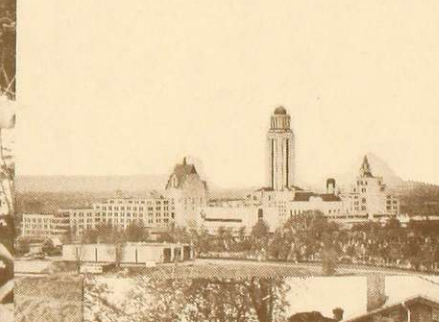
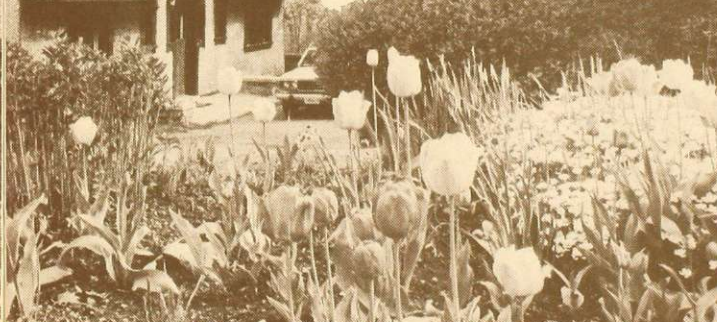
L'administration municipale dirigée par Drapeau est à l'image des maîtres, les Anglais. Drapeau leur livre la ville et sa population pour qu'ils l'exploitent à leur profit. En aucun endroit du Québec, les citoyens ordinaires ne sont aussi loins et exclus du pouvoir. Drapeau

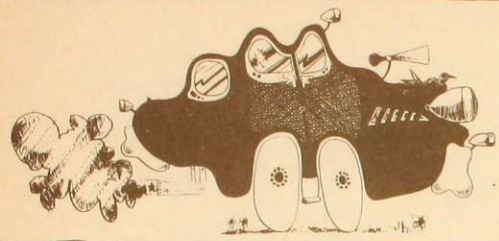
a fait de Montréal un Etat dans l'Etat: Goldbloom lui-même a du l'avouer. Aucune opposition municipale n'existe: tous les échevins sont du parti unique de Drapeau. Aucune participation, aucune consultation, aucune information: Drapeau et les possédants s'occupent du développement de Montréal, il

faut leur faire confiance et les laisser tranquille. C'est en ouvrant la voie libre aux promoteurs et aux investisseurs et non en écoutant les revendications populaires qu'on va mettre Montréal sur la carte et gagner la course avec Toronto.

Le budget de la ville de Montréal en témoigne: \$38 millions pour les dépenses à caractère social contre \$50 millions pour la police la plus répressive du Québec. Plus d'argent pour maintenir Terre des Hommes que pour rénover et construire des logements. Terre des

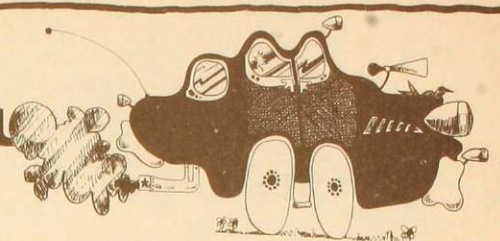
Hommes mise à part, 6% du budget consacré aux loisirs, ce qui place Montréal au 95ème rang parmi les municipalités du Québec. \$500 millions pour les jeux olympiques, 8000 athlètes pendant 11 jours, financés en grande partie par l'argent des travailleurs alors que ça profitera aux commerçants, aux contracteurs et aux hommes d'affaires. Aucun plan d'urbanisme et d'aménagement qui fonctionne: la voie libre aux spéculateurs fonciers et aux promoteurs immobiliers. La priorité à l'automobile pour le transport. Et ainsi de suite. Nulle part au Québec le pouvoir local n'est aussi collé aux capitalistes anglais, nulle part au Québec les citoyens sont aussi méprisés et impuissants face à l'organisation de leur milieu, nulle part au Québec il est aussi difficile au monde ordinaire de se regrouper et de s'organiser.





Le nord-est de l'île se remplit de banlieues: là, c'est chacun pour soi.

BOUL. LES GALERIES D'ANJOU



Le reflux vers les banlieues

A mesure qu'on démolit les logements populaires pour agrandir le centre-ville, y concentrer l'activité et les appartements de luxe, les gens moyens, qui peuvent avoir une auto, s'en vont dans les banlieues: Anjou, St-Léonard, Montréal-Nord, Laval, la Rive-Sud. A peu de choses près, ces banlieues sont des dortoirs et des prisons pour les ménagères qui n'ont pas une deuxième auto. A part un gros centre d'achat ici et là, il n'y a pas grand vie et peu de liens entre les gens. Il faut l'auto pour tout, particulièrement pour le va-et-vient constant en ville où sont concentrés les emplois, les loisirs, les services. Dans les banlieues moyennes, comme celles du Nord-Est de l'île de Montréal, l'habitation est plutôt du genre poulailler en série, ce qui n'empêche pas les gens qui s'y sont réfugiés d'avoir le sentiment d'avoir grimpé d'un échelon dans la société et de s'être rapproché de la nature. L'ampleur de cet exode vers les banlieues, qui désarticule tous les réseaux communautaires, apparaît clairement quand on constate que la population de la ville de Montréal (centre de l'île) a diminué de près de 100,000 personnes en 10 ans: en 1961, la population de la ville de Montréal représentait 57% de la population de toute la région montréalaise; ce pourcentage n'était plus que de 44% en 1971.

Québec français?

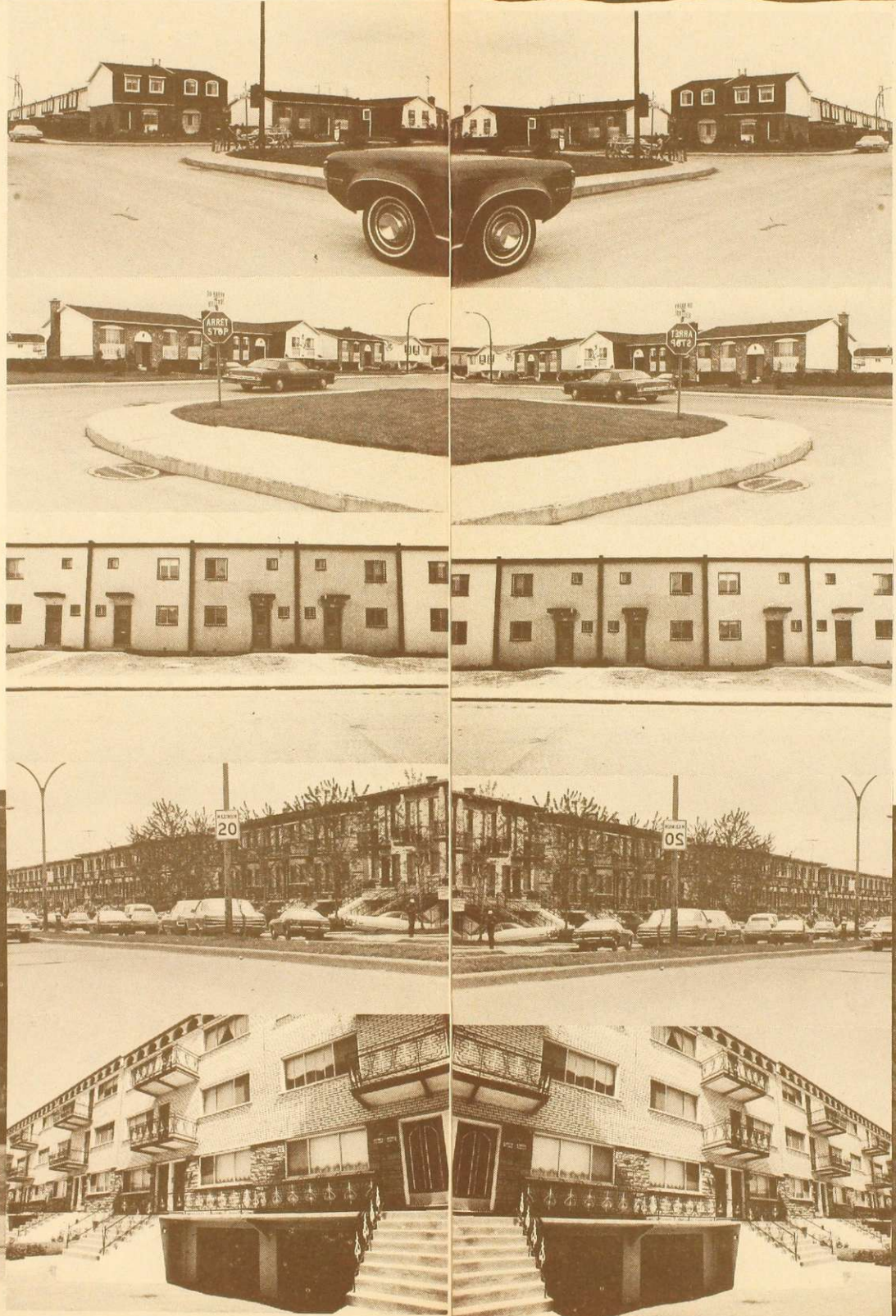
C'est dans ces banlieues que le problème de l'anglais à l'école s'est posé de façon la plus spectaculaire: St-Léonard en 1969, Laval en 1974. De façon générale, c'est à Montréal que se joue le sort du Québec français et donc du Québec tout court. Il ne reste guère plus de 60% de francophones sur l'île de Montréal. 10% d'anglophones d'origine, qui détiennent les positions de force au niveau du travail, imposent l'anglais de plus en plus sûrement. Le 30% qui reste, composé d'im-

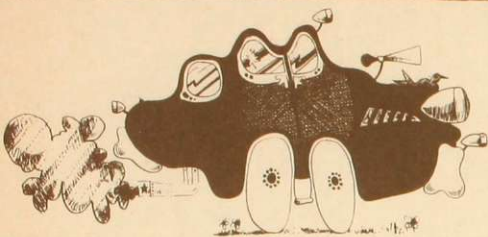
migrés dont les taux de natalité se maintiennent aux alentours de 19 alors qu'il est baissé à 13 chez les francophones, s'inscrivent à l'école anglaise dans une proportion de 89%. En conséquence, les écoles françaises se vident et les écoles anglaises se multiplient: diminution de 700 élèves francophones dans les écoles françaises à St-Léonard; 33% des élèves dans les écoles anglaises de Laval sont des francophones; 50% des enfants d'immigrants non-francophones accueillis dans les maternelles du plan Cloutier se dirigent vers l'école anglaise, notamment les Grecs et les Italiens, les principaux groupes: depuis 1970, 13,000 élèves sont passés de l'école française à l'école anglaise; en 1973, 25,000 francophones fréquentaient l'école anglaise. Le bill 63 et son digne successeur, le bill 22, font leur oeuvre. Vivre à Montréal, c'est être quotidiennement agressé par cet envahissement de l'anglais.

J'ai le goût du Québec

Pas étonnant que le sentiment national soit une clé majeure de l'identité des Montréalais. C'est à Montréal que les gens sont peut-être le plus conscient de leur identité québécoise menacée: ils sont tous les jours sur la ligne de feu. C'est à Montréal qu'on voit le plus de drapeaux québécois, sur les chandails, sur les automobiles, dans les fenêtres, dans les manifestations, etc.

Près de la moitié des membres du PQ sont dans la région de Montréal. Le vote péquiste chez les francophones de la région de Montréal s'est situé aux environs de 56% aux dernières élections. Le vote global indique bien cependant le poids des minorités non-francophones: dans Montréal-Est, le PQ a récolté 43.3% du vote, dans Montréal-Ouest 22.6% et dans les banlieues 34.3%. Les militants péquistes sont actifs dans toutes les initiatives populaires et ouvrières à Montréal et doivent être considérés comme un élément important dans toute tentative de regroupement des forces populaires.





Quand on parle de l'est de Montréal, c'est ici: du vrai monde ordinaire.

Je viens de l'est de Montréal

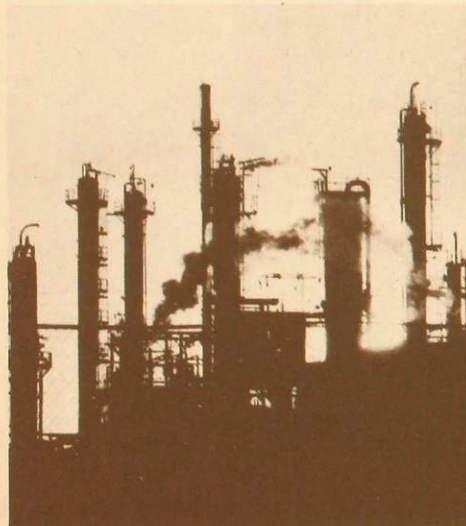
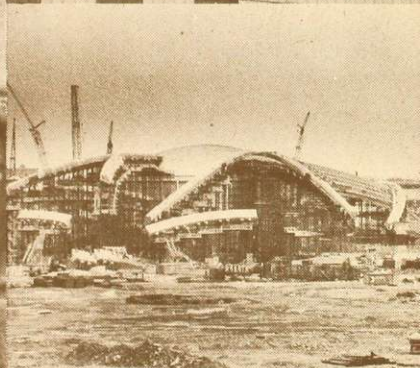
L'est de Montréal, avec comme centre le quartier Hochelaga-Maisonneuve, est devenu le symbole du quartier ouvrier canadien-français de Montréal et d'une culture québécoise originale à Montréal: Michel Tremblay, Diane Dufresne, le canal 10, les comités de citoyens, le hockey et le baseball dans la rue, la manufacture, la taverne, le salon double, les bas revenus, le joual, les raffineries, un grouillement de vie et de problèmes qui contraste avec l'aisance plate et le snobisme vide de l'ouest des Anglais. C'est dans ces quartiers qui longent le fleuve que s'est concentrée la main-d'oeuvre manufacturière canadienne-française: la population de ces quartiers est francophone à 90% et près de 60% des gens sont venus de la campagne.

Je travaille dans une manufacture

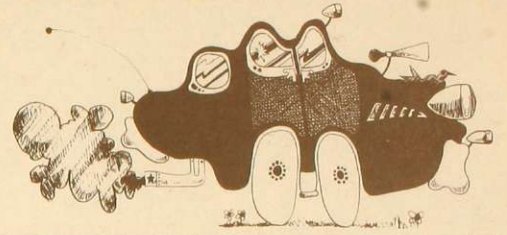
63% des travailleurs du Québec et 60% des syndiqués sont dans la région de Montréal. C'est dans la région de Montréal que vivent 70% des travailleurs d'usine et de manufactures du Québec, 63% des tra-

vailleurs de services et 64% des travailleurs de la construction. Cette concentration des travailleurs dans les services et les manufactures, où les conditions de travail et de salaires sont souvent plus difficiles que partout ailleurs dans la province, se concrétise par un taux de syndicalisation plus faible qu'ailleurs: 30% au lieu de 39.1 pour l'ensemble du Québec. Le revenu moyen des chefs de fa-

mille, dans les quartiers ouvriers du long du fleuve, se situe entre \$5,000 et \$6,000, avec une moyenne de \$1,900 par personne. 30% du revenu vient de prestations sociales et le chômage est de l'ordre de 17% durant le tiers de l'année. Les problèmes de logement et de loisirs sont plus aigus qu'ailleurs. Les travailleurs doivent souvent faire une heure d'auto ou d'auto-bus pour se rendre au travail.



RUE HOCHELAGA



Leur santé est affectée par des conditions d'hygiène pénibles dans l'usine, la fatigue des déplacements, les tracasseries d'argent et de survie, la pollution ambiante, l'absence de loisirs, le bruit. Ils ont 4 chances sur 10 de mourir du cœur, 3 chances sur 10 de mourir du cancer ou de bronchite.

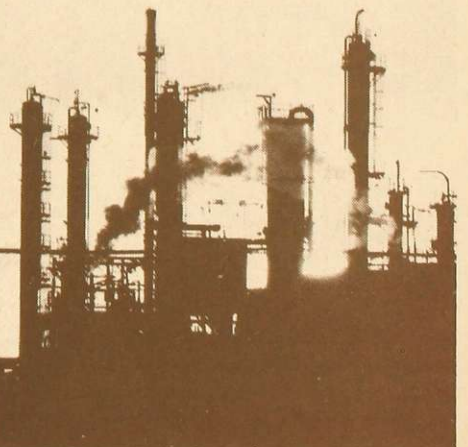
Les syndicats

La CSN compte 59,000 membres à

Montréal, dont 70% dans les services publics; la FTQ est de beaucoup la plus implantée avec 160,000 membres, dont 40% dans l'industrie et 15% dans le commerce; la CEQ regroupe pour sa part environ 28,000 travailleurs scolaires. Il y a aussi une multitude de syndicats indépendants. Même si le conseil central de la CSN à Montréal est le mieux équipé, les centrales syndicales ne sont pas

encore parvenues à faire de ces travailleurs organisés une force collective. Elles tentent présentement des efforts pour régionaliser la vie syndicale dans les quartiers, en lien avec les groupes populaires et les organisations du PQ, de façon à susciter des solidarités concrètes entre travailleurs. Au niveau des structures, les centrales collaborent déjà régulièrement par l'intermédiaire du CRIM (comité régional inter-syndical de Montréal) et leur action a eu des succès réels: le 24 juin, le 1er mai, les élections hospitalières, les élections scolaires (MDS) et présentement le Rassemblement des Citoyens de Montréal pour lutter contre Drapeau.

Que ce soit sur la base du quartier ou sur une autre base, les syndicats ont un rôle capital dans le regroupement éventuel des travailleurs de Montréal qui sont les seuls qui peuvent sauver Montréal, à moins qu'il ne soit déjà plus possible de rassembler les gens à Montréal. Faut-il rappeler qu'entre 1883 et 1923, les travailleurs syndiqués de Montréal avaient leur Parti Ouvrier qui a fait élire 6 députés et 2 échevins!



le carcajou du mois

New York est menacée par les rats, Montréal par une épidémie de Carcajous qui saccagent la ville et pillent la population. Pour sauver Montréal, le monde n'a plus le choix: il faut en chasser les Carcajous. C'est une question de vie ou de mort. Si Drapeau et les spéculateurs continuent leurs ravages, les Montréalais ordinaires n'auront plus qu'une alternative: fuir Montréal.



guy Larivière

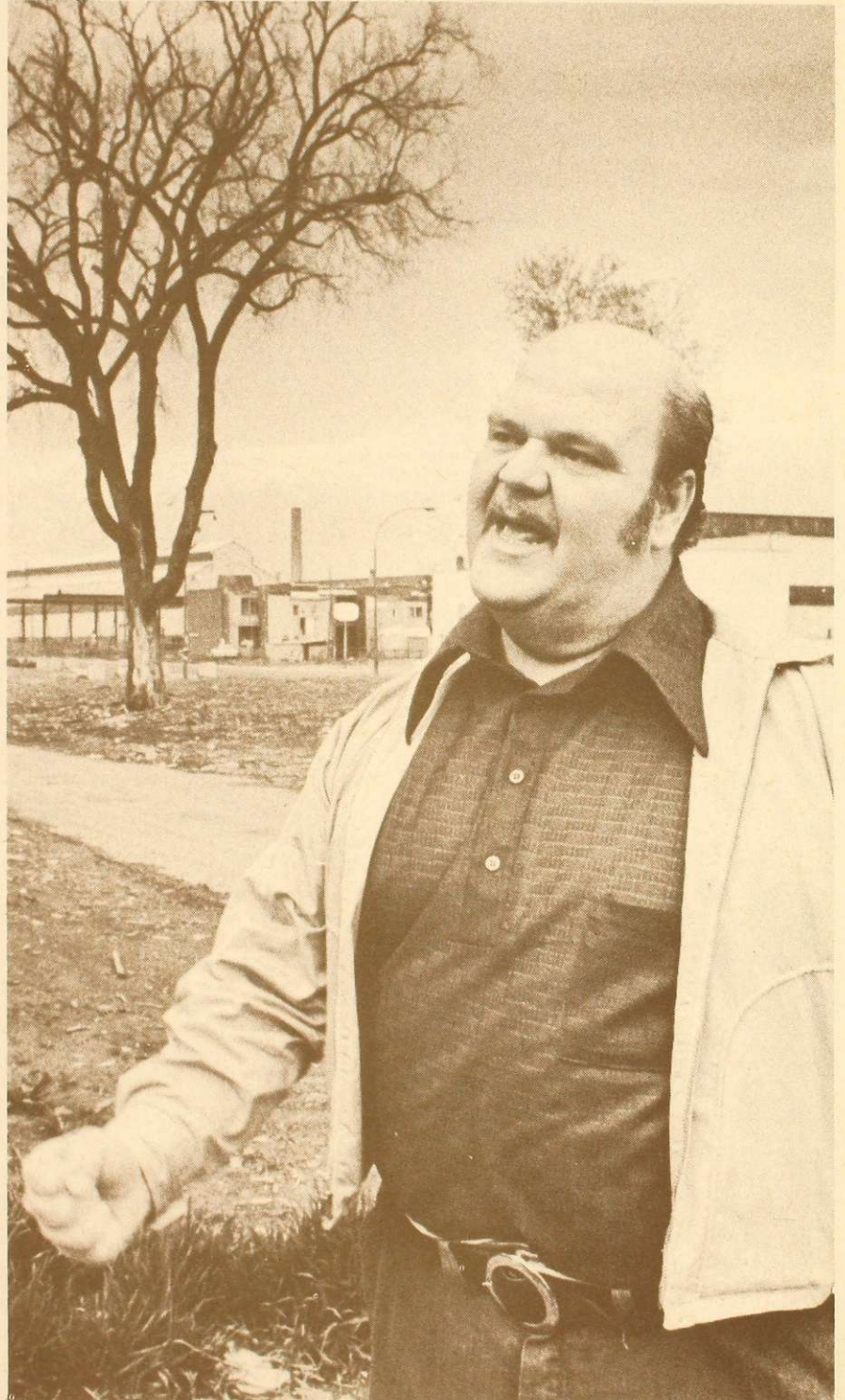
portrait d'un travailleur

Quand il parle du mépris de l'hôpital St-Jean-de-Dieu pour les malades mentaux, il serre les poings. Après 13 ans de sa vie consacrée à inventer des formules de réhabilitation pour les malades, il en vient à dire, à force de frapper des murs, que ça ne lui ferait rien de tomber en chômage.

Agé de 42 ans, marié, père de deux enfants, Guy Larivière milite dans la CSN depuis une quinzaine d'années, et dans les mouvements populaires depuis quatre ans. Il était président de son syndicat pendant la grève des hôpitaux en 1966, au cours de laquelle il a hébergé sa mère gravement malade, que l'hôpital Notre-Dame avait renvoyée. En se frappant le coeur il dit:

"C'était dur ici, je l'entendais se lamenter la nuit, j'étais plein de contradictions. Mais j'ai tenu la grève pareil, parce que quand l'hôpital me parlait du bien-être des malades, je leur répondais: faites-moi pas rire."

Aujourd'hui il se trouve chanceux de ne pas avoir encore accepté le système de l'hôpital après 13 ans, et cette chance il l'attribue à l'action syndicale.



Quand il est arrivé à Montréal à 17 ans, il restait avec son père dans une roulotte à chevaux, sur un terrain de stationnement où s'élève aujourd'hui la Place Radio-Canada. Pas d'eau, pas de toilettes, une lampe à l'huile, à peine de la place pour un lit. Il gardait le parking, sept jours par semaine, pour \$5. Le commencement d'une vie d'homme ordinaire, marquée par un accident de croissance, l'obésité.

25 ans plus tard, il dira qu'à bien y penser, il doit y avoir un lien entre les moqueries qu'il a supportées à l'école à cause de sa taille, et son travail pour aider les malades mentaux à réintégrer



la société. Car sa propre place dans la société, il l'a gagnée durement: plongeur dans un restaurant, employé de buanderie à l'hôpital St-Luc, homme de ménage dans les maisons privées, em-

ployé de transport, employé dans les manufactures de chaussures Bougie et LaGrenade, "boss boy" au club Copacabana, employé chez Standard Paper Box, et depuis 13 ans, moniteur en réadaptation à l'hôpital St-Jean de Dieu.

Au début quand on lui refusait des emplois, il sentait bien que c'était à cause de sa taille. Alors pendant deux ans, il suit des traitements qui lui font perdre 176 livres, la moitié de son poids. Il trouve son premier emploi stable chez Bougie. Du travail à la piè-

ce: enlever les plis du cuir sur les bottines, avec un fer chaud: 70 cents pour 60 paires de bottines. - **"Tu faisais ta paye avec les coupons ramassés sur chaque paire de bottines. J'avais pris de la vitesse, et j'avais des coupons d'avance. Un jour par panique, j'en ai brûlé pour \$60 et j'en ai donné pour \$25. C'était pour pas que les patrons baissent le tarif à la pièce. Ils l'ont baissé pareil. J'avais pris une leçon sur la vitesse et les ampoules aux mains."**

Le commencement d'une vie d'homme ordinaire





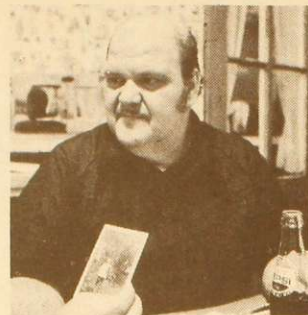
Une fois dans sa vie, après la ronde des maisons de chambres, il a habité un logement à son goût, sur la rue Hutchison. Il y avait un lilas. — **“Mais l’innocent qui a acheté ça a fait couper le lilas. Ça prend-y un maudit imbécile pour faire couper un lilas!”**

Les premiers temps de son mariage, il travaillait chez LaGrenade, à \$50 par semaine. Aucun congé payé, même pas Noël, même pas le 24 juin. Pas de quoi se payer un lilas sur la rue Viau: un troisième étage, avec sous le balcon, cinq autos de large qui foncent en sens unique.

— **“La Régie des loyers avait fait baisser le prix de \$50 à \$42 par mois. Ça te donne une idée du taudis que c’était.”** Après 16 ans, c’est encore là qu’il habite avec, en plus de sa famille, son père et pendant la semaine, l’enfant d’une voisine. Cette année il voulait déménager. Mais à \$110 net par semaine, il s’est résolu à faire plutôt des rénovations. — **“A 42 ans, c’est la première fois que j’ai du tapis dans le salon.”**

D’autant plus qu’il est maintenant enraciné dans le quartier. — **“Il y a beaucoup de monde qui me demande conseil sur n’importe quoi. Il y en a qui viennent s’informer comment fonder un syndicat. Les gens disent: va voir Larivière, il peut peut-être t’aider là-dessus.”**

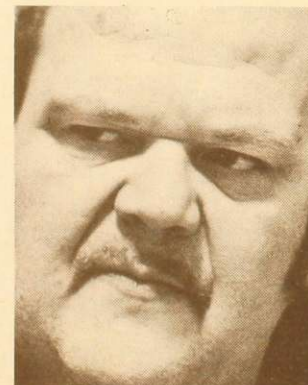
“Mon évolution, je l’ai faite dans le syndicalisme. Chez LaGrenade, je trouvais que ça n’avait pas de bon sens d’aller si vite sur la chaîne. A l’hôpital, je n’acceptais pas la façon dont les malades étaient traités. Puis à Orsainville, ça m’a fait

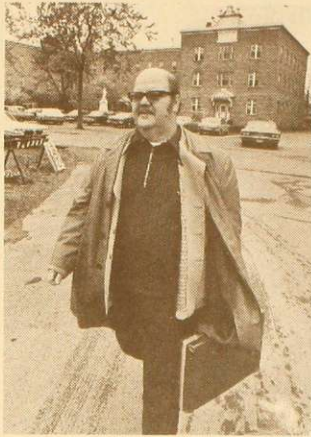


Va voir Larivière

réfléchir encore plus. J’ai vu ce que c’était que de mettre un malade en cellule.

“J’ai des voisins qui me disent qu’ils n’auraient pas fait ce que j’ai fait. Mais quand je suis allé en prison pendant le front commun, mon garçon était fier. Puis quand je suis allé à la télévision parler des services de santé, ma fille était fière. Moi je me trouve chanceux de ne pas avoir accepté le système de l’hôpital après 13 ans. Le climat qui existe dans l’hôpital, c’est les autorités qui l’ont créé. Je me suis déjà fait chicaner parce que j’avais aidé des malades à cirer leurs chaussures. L’employé qui prend des initiatives a bien de la difficulté. C’est dur à défoncer des murs quand t’es pas professionnel. Quand je reviens de travailler, je m’étends jusqu’au souper. J’essaie de me détendre.”





la maison pour dire à ma femme d'arrêter ça. J'ai fait des expériences en botanique avec les malades, et j'ai découvert des choses. Il y a un étudiant en psychologie qui a fait sa thèse là-dessus. Pendant quelques années, je fêtais Noël à l'hôpital avec ma femme et les enfants. Mais de ce temps-ci je file mal. Ce n'est pas de la ré-

faire ailleurs. Il y a du cheap labour là-dans."

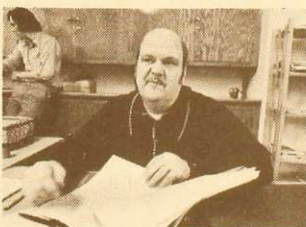
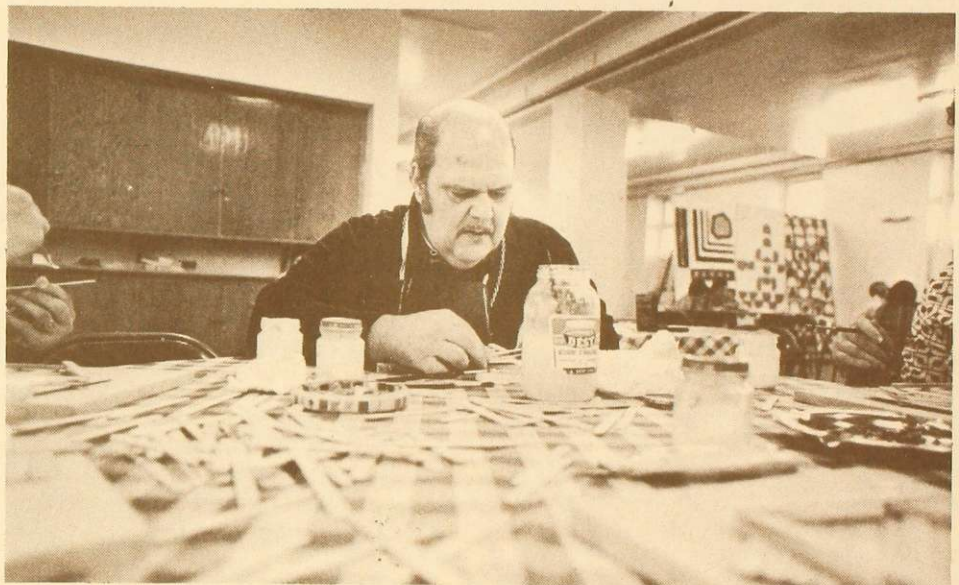
raît bien grosse, "quand on n'est pas professionnel".

A partir de son expérience, Guy Larivière a mûri un projet pour réintégrer les malades mentaux dans la société: créer pour un groupe de huit, un milieu naturel de vie dans une maison du quartier, pour déclencher chez les malades l'apprentissage de la

Quand il a commencé à travailler à St-Jean de Dieu en 1961, c'était l'époque où le livre "Les fous crient au secours", de Jean-Charles Pagé, faisait scandale. Par curiosité, Guy Larivière a demandé d'être assigné à la pire salle de l'hôpital, celle qui faisait l'objet du livre. — *"En entrant j'ai eu un point au coeur, en voyant des malades enchaînés au mur. Au début j'ai connu la peur. Mais tu apprend à connaître les malades."*

"J'ai organisé une vie communautaire dans ma salle, avec une ligne de quilles, une caisse d'économie, toutes sortes de choses pour occuper les malades, et je faisais la même chose qu'eux. Mais j'affrontais l'hospitalière. Ils ont même envoyé un cadre à

L'invention du monde ordinaire

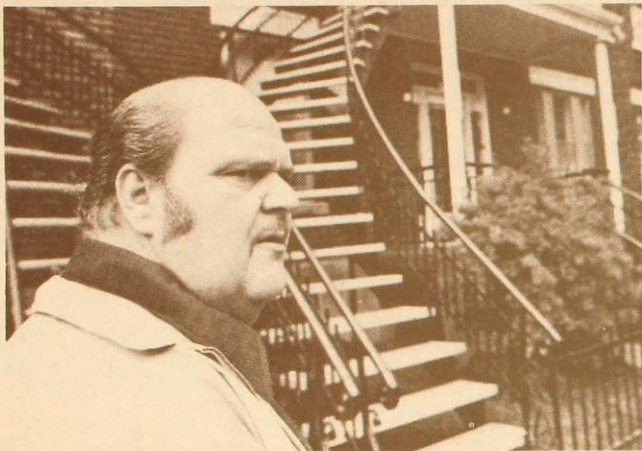


habilitation que je fais, c'est de l'occupation tout simplement.

"Pour certains malades je suis un père, pour d'autres un ami. Je suis connu comme le roi du débile. Mais j'ai un handicap, je ne suis pas professionnel. Leur thérapie par le travail, ça ne marche pas parce que ce n'est pas dans la réalité. Un malade qui lave les planchers à St-Jean de Dieu est capable de le

responsabilité qu'empêche l'univers artificiel de l'hôpital. Et à l'aide des ressources du quartier, comme le Pavillon d'éducation communautaire, leur offrir des conditions de travail et de loisir se rapprochant de plus en plus de la vie réelle, à mesure qu'ils deviennent autonomes. Plusieurs employés sont emballés par son projet, et quelques médecins lui ont donné leur appui. Mais la montagne lui pa-

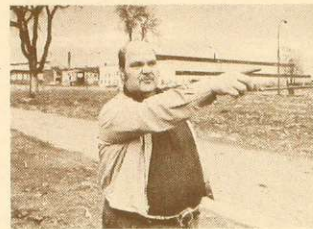




“J’ai commencé à fouiner dans le quartier pendant la campagne contre l’autoroute est-ouest.” Rappelons qu’à l’hiver 1970, après la crise d’octobre, le gouvernement avait ressorti un vieux projet abandonné de construire une autoroute dans le bas de Montréal, supposément

ne voulaient pas quitter leur logement. J’ai vu des grosses familles qui ne pouvaient pas déménager ailleurs parce que dans le quartier le logement coûtait moins cher. Après je suis allé voir le curé pour qu’il parle de ça en chaire. Il n’a rien voulu savoir. Il m’a

Le curé n’a rien voulu savoir

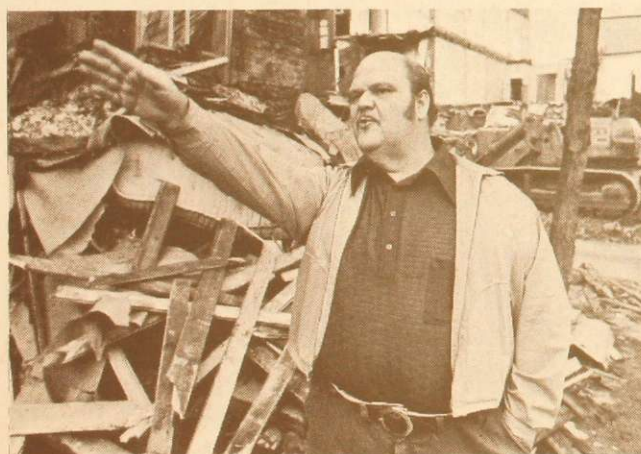


pour créer des emplois. En réalité avec le même investissement, il aurait pu créer quatre fois plus d’emplois dans la construction de logement. Alors pourquoi une autoroute? Les gens du quartier Hochelaga-Maisonneuve se le demandent encore.

A l’époque, le conseil central de Montréal avait mené une importante campagne contre l’autoroute, qui avait réussi à ralentir les travaux, au point où il a semblé un moment que le gouvernement avait abandonné le projet en douce. A l’époque, Guy Larivière avait fait la campagne dans son quartier. — **“J’ai fait du porte-à-porte pour faire signer la pétition, et tu peux pas savoir la misère que j’ai vue. J’ai vu des vieux s’accrocher à moi en pleurant parce qu’ils**

répondu: ceux qui seront obligés de déménager n’auront rien qu’à prendre une caisse de bière de moins par semaine.”

Aujourd’hui, les démolisseurs sont rendus dans son quartier. A quelques pas de chez lui, le ravage a commencé. Lui ne sera pas atteint directement. Mais attention. Il montre sur son logement la pancarte à vendre. — **“A mesure que l’autoroute approche, les logements qui restent sont achetés par des trust qui remontent les loyers en attendant de les démolir pour construire autre chose. J’ai quasiment regret d’avoir commencé des réparations à mon logement, parce que tu peux être sûr qu’aussitôt que ça sera vendu, je vais y goûter.”**





“C’est à la première réunion contre l’auto-route que j’ai rencontré les gens du comptoir alimentaire. Et c’est là que j’ai adhéré au comptoir. Au début j’y allais parce que ça coûtait moins cher, parce que même chez Cooprix, on achète des choses dont on n’a pas toujours besoin. Ensuite je me suis rendu compte que le comptoir, c’est plus que ça. C’est tout un esprit d’entraide, une vision de la société.”

“C’est ça qui m’a intéressé aux affaires du quartier. Je me suis occupé de la clinique populaire, et j’ai em-



de travail, comment veux-tu prendre le pouvoir ailleurs?”

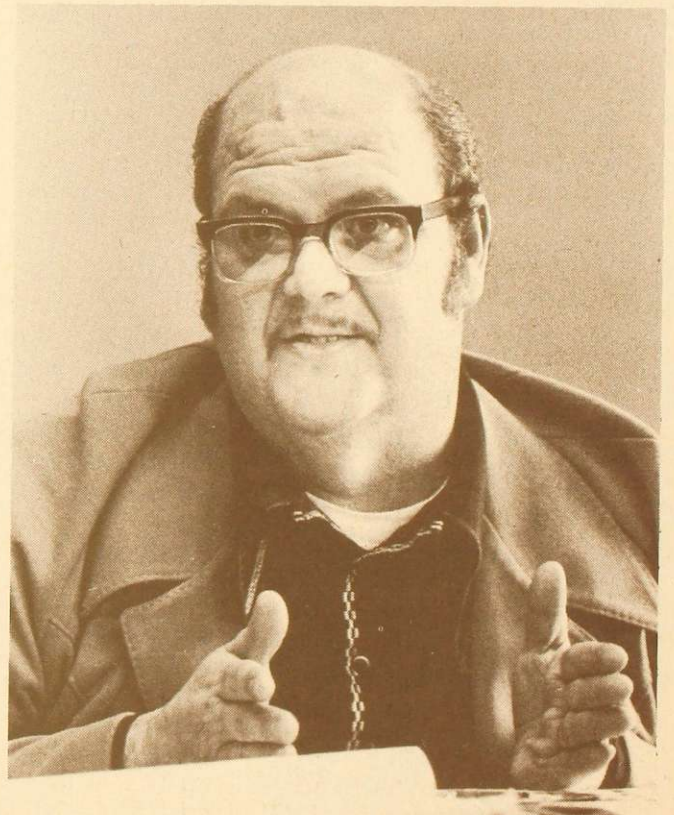
En fait les groupes populaires pour lui, c’est une sorte d’école. Mais son terrain de lutte constant demeure le syndicalisme. - “Va falloir qu’on s’attaque à des problèmes de fond dans nos milieux de travail, et trouver d’autres moyens pour ne rien laisser passer. Je n’ai pas la solution-miracle, mais ensemble on est capables.”

C’est là que j’ai appris la pyramide sociale

barqué dans le front commun des cliniques populaires qui ne voulaient pas être intégrées dans les centres locaux de services communautaires (CL SC). On a été intégré pareil. Il y a eu des manipulations là-dedans. Ils faisaient toujours ça quand j’étais occupé ailleurs. Aujourd’hui la clinique ce n’est plus l’affaire des gens du quartier. C’est les travailleurs sociaux qui mènent ça.”

Même s’il est très actif dans les mouvements populaires du quartier, Guy Larivière garde ses distances envers une certaine jeunesse qui les anime. Celle du Pavillon d’éducation communau-

- “C’est là que j’ai appris la pyramide sociale: la haute bourgeoisie, la petite bourgeoisie, et les travailleurs. Je l’ai catché ben vite celle-là. Ceux qui donnent les cours, c’est des petits bourgeois qui ont des tendances vers les travailleurs. Pour eux, nous on concrétise la réalité. C’est pas tout à fait du monde ordinaire. Je les appelle des intellectuels. Je leur dis: si tu veux changer le quartier, arrive pas avec des théories dans les nuages. C’est pas avec ça que tu vas faire la révolution au Québec. Quand tu n’as même pas de pouvoir dans ton milieu



NOUS

AUTRES, C'EST ÇA QU'ON FAIT!

**"Pour un peuple sans histoire...
on est plein de fun"**

L'été, le monde s'amuse. Et pour plusieurs places au Québec, 1974 rappelle 1874, ou 1774 ou même 1674. A Pointe-aux-Trembles, ça fait 300 ans qu'on existe cette année, à Saint-Jacques de l'Achigan 200 ans et à Saint-Eleuthère dans le comté de Kamouraska, à Notre-Dame de l'Île Verte dans Témiscouata à l'Anse aux Griffons en Gaspésie, on est là depuis 100 ans.

Et pour les gens de ces endroits, c'est la fête. Cha-

cun selon son style, comme ça lui ressemble. Les programmes nous donnent une idée du style: à Pointe-aux-Trembles, on a un programme O'Keefe; à Saint-Jacques, le programme est artistiquement et originalement imprimé sur un calendrier; à Saint-Eleuthère, il est polycopié, du genre qu'on traîne dans nos poches ou dans nos sacs pour ne rien manquer... et à l'Anse aux Griffons comment savoir? C'est loin, j'entendais mal M. le curé

me décrire les activités prévues!

C'est beau de voir ça venir pour cet été. Toutes ces places-là, c'est chez nous. Leurs fêtes nous ressemblent à tous, quelque part en-dedans.

Pour conclure sur une phrase de Vigneault:

**"Pour un peuple sans
histoire... on est plein
de fun"**

100 ans à Notre-Dame de l'Île Verte

"une foule de petites choses..."

En face de Notre-Dame de l'Île Verte, entre Rivière-du-Loup et Trois-Pistoles, il y a une petite île de 9 milles de long par 1½ mille de large, avec 137 résidents à l'année, (nombre multiplié par deux ou trois l'été.)

Les Fêtes du Centenaire des 12, 13 et 14 juillet prochains seront pour les gens de la place

et ceux qui vont venir faire un tour "l'occasion de jaser, placter et même de prendre un p'tit coup!" selon les mots de l'abbé Gérald.

Il y aura des projections de photos-diapositives, des souvenirs d'autrefois, une tournée dans l'île, une tournée en bateaux, une participation à la pêche pour

les gens de l'extérieur, un concert, une parade, un feu de camp, un souper champêtre, une veillée canadienne, "une foule de petites choses" quoi...

Pour se faire traverser à l'Île, il faut téléphoner au quai de Notre-Dame de l'Île Verte, à un cultivateur de l'île: l'un d'eux pourra venir vous chercher avec son chaland personnel.

NOUS

100 ans à St-Donat:

la fête de l'eau pure

L'eau a toujours été un élément important de la vie du petit village de Saint-Donat dans les Laurentides.

Tout d'abord les Indiens, puis les premiers Blancs à s'y établir en 1874, utilisèrent les voies d'eau naturelles pour communiquer entre Saint-Donat et les principaux centres commerciaux où on faisait la traite des fourrures et la transformation du bois. Par voie d'eau on peut en effet joindre St-Donat au fleuve Saint-Laurent et au reste de la province.

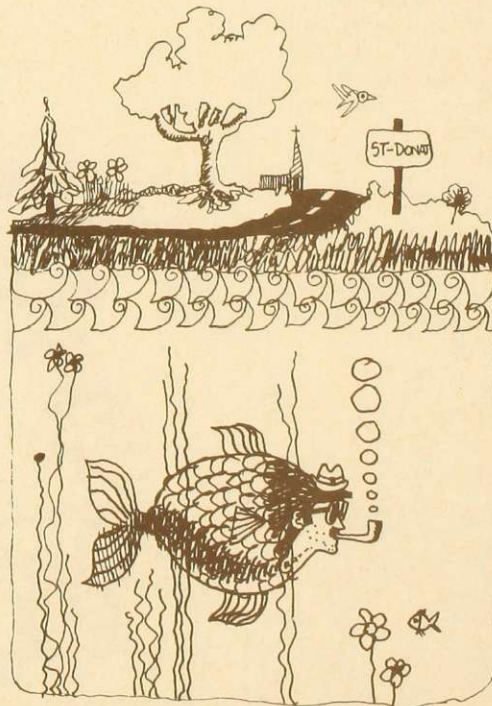
Cette année, à l'occasion du centenaire de fondation de Saint-Donat, la "Fête de l'eau pure", prévue pour le 10 août, rappellera l'importance de l'eau et de la nature dans l'histoire socio-économique de Saint-Donat. En effet, n'est-ce pas la nature qui a permis à ce village de vivre du tourisme depuis plus de 50 ans? De sorte qu'aujourd'hui, 90% des 2,800 résidents permanents vivent uniquement du tourisme. Mais il faut bien comprendre que par "touristes" on désigne, non pas des visiteurs de passage, mais bien ces milliers de familles propriétaires d'une résidence d'été.

Aucune période de festivités n'a été cédulée pendant la saison estivale pour souligner les cent

ans d'existence de Saint-Donat. En fait on s'en tiendra, comme par les années passées, à la "Fête de l'eau pure" présidée par la mascotte du village, Donatien le suisse (écureuil canadien).

Si elle ne donne pas lieu à de grandes périodes de festivités, l'année du Centenaire servira toutefois de prétexte à une campagne de rapprochement plus intime entre tous les citoyens de

Saint-Donat, soit d'un côté les résidents permanents et de l'autre les estivants qui, pendant la saison, constituent la très grande majorité de la population de Saint-Donat. On provoquera donc des échanges et des rencontres entre les membres des deux groupes qui seront également invités à travailler ensemble à la conservation et la protection de l'environnement naturel et non-pollué de Saint-Donat.



300 ans à Pointe-aux- Trembles:

le plus gros feu d'artifice

Pointe-aux-Trembles, la place la plus "ville" avec ses 42,000 h., du bout de l'île de Montréal. C'est peut-être là qu'il est le plus difficile de rejoindre le monde parce que le sentiment d'appartenance à la place n'est pas aussi fort que dans un petit village. De plus, depuis une quinzaine d'années, la population est passée de 27,000 à 42,000 h., donc c'est plein de nouveau monde.

C'est pour ça qu'on a inscrit les festivités sous le signe de la fraternité: tout le monde est invité, il n'y a pas d'invitations officielles.

Il y aura un gros boom de fêtes à la St-Jean, les 21, 22 et 23 juin et on veut mettre le paquet sur le feu d'artifice le 22 au soir: ça va être quelque chose. En juillet et août il y aura des danses en plein air dans les parcs et cours d'écoles de la ville. Pour recevoir le programme, il suffit de téléphoner à la Commission du Tricentenaire à 642-2300.

100 ans à St-Eleuthère:

Un rodéo de cochons

A St-Eleuthère, petit village situé près de Cabano, sur la route 51, toute la semaine de la St-Jean et les deux fins de semaines à chaque bout, on fête.

Près de l'église, une grande tente où des repas sont servis tous les jours, des bingos, des kiosques d'artisanat, d'antiquités, une boîte à chanson. Tous les soirs, des soirées canadiennes, ou veillées du bon vieux temps ou soirées à l'ancienne, bal en costume d'époque, et feu de camp. Il faut mentionner le rodéo de cochons à 15h30 le 24, le concours des buveurs de bière à 16h00 le 26 et la criée pour les âmes le 28 à 11h00. Le village en sera retourné pour le reste de l'année! et c'est magnifique. Tout le monde est bienvenue tout le temps.

100 ans à l'Anse-aux- Griffons:

concours de pêche et de drave

A l'Anse-aux-Griffons, juste avant Gaspé, c'est un centenaire maison: tous ceux qui sont partis de la paroisse sont particulièrement invités à revenir faire un tour. Il y aura de la danse, des soirées du bon vieux temps, un tour de chant, des jeux, un concours de pêche, de la drave sur la petite rivière Griffon. Et plus tard, on publiera un album souvenir sur l'histoire de la paroisse, l'origine des familles, avec des vieilles photos. Pour ceux qui seront dans les environs entre le 13 et le 21 juillet, ça va être particulièrement le temps de s'arrêter.



NOUS

200 ans à Saint-Jacques de l'Achigan: Une certaine aisance

Pour les citoyens de Saint-Jacques de l'Achigan, les fêtes du bicentenaire de la fondation de la municipalité sont l'occasion de se payer une "grosse foire".

"Mieux vaut en profiter au maximum, précise le président des Fêtes, M. Jean Caris, car on ne sera pas ici pour le tricentenaire!"

Et surtout, plus qu'à la ville où on a que l'embaras du choix quand vient le moment de se distraire, rares sont les occasions de s'offrir quelques extravagances à Saint-Jacques de l'Achigan, petit village de 3,000 habitants, situé près de Joliette à 40 milles de Montréal.

Alors on a mis le paquet pour 1974...

Tout au long de l'année se multiplient les activités culturelles, récréatives, religieuses et sportives. Et on ne fait pas les choses à moitié: pour les manifestations en costumes d'époque, et elles sont nombreuses, chacun rivalise avec son voisin pour se parer de tout l'attirail du "parfait petit aristocrate fin XVIIIe", de la perruque blanche aux souliers à boucles en passant par les habits à dentelles et les robes de bal en velours; et pour les repas communautaires, rien de moins que les buffets froids aux pièces montées où se côtoient aspics, sau-

mons décorés et petits cochons de lait.

Il va sans dire que tout ce faste n'est pas à la portée de tout le monde!

Autant le coût de la location des costumes que le prix d'entrée aux soirées communautaires (\$5 en moyenne) imposent une sélection naturelle des participants. Mais on ne s'en plaint pas. Nous dit-on. Au contraire, on serait plutôt porté à bouder une activité vraiment populaire et gratuite.

Car à Saint-Jacques de l'Achigan on ne se cache pas pour afficher une certaine aisance. Et ce, depuis presque toujours, car les terres y sont fertiles et la culture du tabac rapporte gros. Cette aisance des citoyens de Saint-Jacques est à ce point traditionnelle qu'on l'a rappelée dans les armoiries de la municipalité.

Mais à Saint-Jacques, il y a aussi des pauvres. Et des assistés sociaux. Ils ont leur rue, le long du cimetière. Pour eux, la participation aux Fêtes du bi-centenaire se manifestera surtout lors des trois jours de festivités dans la rue à l'occasion de la Saint-Jean. Mais certains ont décoré la façade de leur maison d'un gros "200" découpé dans une retaille de contre-plaqué. Car ils n'ont pas les moyens de s'acheter le drapau du bi-centenaire.



Les armoiries de Saint-Jacques de l'Achigan sont très éloquentes sur l'histoire et la situation socio-économique de ce village de deux cents ans.

Ainsi, les trois coquilles Saint-Jacques sont le symbole accepté des localités portant le nom de Saint-Jacques.

Mais à noter que ces coquilles sont disposées sur un fond "or" qui représente "l'honnête aisance et la générosité" des citoyens.

Le calice et l'hostie rappellent bien sûr les 494 vocations religieuses dans l'histoire de la paroisse.

L'origine acadienne de Saint-Jacques est symbolisée par le bateau et l'étoile.

Finalement, le pied de tabac représente ce qui, depuis 1875, constitue la principale industrie de cette région.

NOUS

Saint-Jacques de l'Achigan, c'est la Nouvelle-Acadie.

C'est le nom que les premiers arrivants donnèrent à ce territoire lorsqu'ils s'y établirent en 1771. Ils étaient un groupe de quelque 50 Acadiens déportés, arrivant de la région de Boston, après un bref séjour à l'Assomption, village voisin de Saint-Jacques. Ce nom de Saint-Jacques a été donné à la municipalité, officiellement fondée en 1774, en l'honneur du curé Jacques Degeay, qui avait guidé les Acadiens dans ce lieu dont l'appellation originale de "Nouvelle-Acadie" n'a pas survécu aux deux cents ans d'histoire.

Mais on le rappelle heureusement dans un livre sur la petite histoire de cette municipalité, écrit par l'abbé François Lanoue. C'est d'ailleurs du contenu de ce livre dont on s'est inspiré pour écrire une pièce de théâtre historique qui, sous le titre de "Avez-vous vu ma Julie?", sera jouée par les citoyens de Saint-Jacques.

Dans ce livre, on souligne un autre aspect de l'histoire de Saint-Jacques, soit le très grand nombre de vocations religieuses parmi les citoyens et



citoyennes de la paroisse: 494 au total, dont 130 prêtres. Les Fêtes du bi-centenaire marqueront ce fait au cours d'une messe concélébrée par une soixantaine de prêtres originaires de la paroisse, dont trois évêques.

A souligner aussi qu'à Saint-Jacques comme ailleurs, certains travailleurs se sont regroupés en syndicat pour défen-

dre leurs intérêts. Mais sur ce point, peu de renseignements dans le livre de l'abbé Lanoue qui se contente de commenter que "vu le caractère éminemment compliqué de ces mouvements qui n'achèvent pas de bouleverser l'atmosphère sociale du pays, et même de tout l'Occident, je ne me crois pas autorisé à en faire ici l'historique" (!!!?).

PROGRAMME

Même si les Fêtes du bi-centenaire de Saint-Jacques de l'Achigan sont cédulées sur toute la durée de l'année, on profitera de la Saint-Jean-Baptiste, pour accumuler sur trois jours intensifs plusieurs activi-

tés populaires, dont des danses dans la rue, à laquelle toute la population, y compris les visiteurs venant de l'extérieur, pourront participer activement.

Le 22 juin:

- Parade du bi-centenaire dans l'avant-midi;
- Partie de baseball dans l'après-midi;
- Présentation, en plein-air, de la pièce de théâtre "Le cri de l'engoulement";
- Musique et danse dans les rues, à partir de 22 heures.

Le 23 juin:

- Concert par la chorale du bicentenaire, à 15 heures;
- Messe concélébrée, à 15h.30;
- Musique et danse dans les rues, à partir de 20 heures;
- Feu d'artifice, à 23 heures.

Le 24 juin:

- Compétition de baseball dans l'après-midi;
- Souper communautaire au terrain de jeux;
- Concert de la Chorale de la Place Bourget et de la Chorale du bicentenaire à 20 heures dans l'église;
- Bal dans les rues en costumes d'époque à 22 heures.

Mais les réjouissances du bicentenaire se poursuivront par d'autres activités importantes, tout au cours de l'automne. Quelques manifestations promettent déjà d'être des plus intéressantes:

En août:

- Epluchette de blé d'inde;

- Olympiades pour les jeunes.

Le 21 septembre:

- Mariage d'un couple de la paroisse en costumes d'époque.

Les 28 septembre et 5 octobre:

- Présentation de "Avez-vous vu ma Julie?", pièce de théâtre historique.

Le 26 octobre:

- Banquet des citoyens.

Le 16 novembre:

- Soirée de dégustation d'huîtres.

Le 30 novembre:

- Soirée de chasse et pêche.

QUÉBEC COMTE CÔTIÈRE LAINTÉ



Il n'y a pas longtemps, le Québec habité, c'était seulement une mince bande de terre le long du Saint-Laurent et de quelques-uns de ses tributaires.

Au début du siècle, la vie était encore axée autour des ports et des villages côtiers. Des villages aujourd'hui oubliés, en dehors des grands courants routiers ont connu à cette époque leur heure de gloire. A Deschambault, dans

Notre histoire passe par le fleuve

le comté de Portneuf, il y avait une escale pour tous les navires en route vers Montréal. Un pilote montait à bord et faisait franchir les rapides.

Toute notre histoire passe par le fleuve. Et dans

cette histoire les îles du Saint-Laurent tiennent une place privilégiée.

L'été, c'est la période par excellence pour reprendre contact, tout en se promenant, avec notre vieux monde insulaire. On connaît en général assez peu nos îles. Même les plus accessibles. On vous en présente ici quelques-unes. Ce sont des noms, des légendes, des hommes de chez nous.

**Des centaines
d'îles
à redécouvrir...**



**L'Île Madame
L'Île-de-la-Quarantaine
L'Île-aux-Ruaux
L'Île Patience
L'Île-des-Deux-Frères
L'Île-à-la-Barrière
L'Île-aux-Deux-Têtes
L'Île-au-Héron
L'Île-du-Milieu
L'Île-aux-Corneilles
L'Île-aux-Oignons
L'Île-au-Canot
L'Île-au-Cheval
L'Île-au-Moulin
L'Île-aux-Oies
L'Île-aux-Grues
Le Pilier-de-Pierre
Le Pilier-de-Bois
La Batture-aux-
Loups-Marins
L'Île-aux-Coudres
La Patte-de-Lièvre
L'Île-aux-Flacons
L'Île-aux-Basques
Les Îlets Penchés
L'Îlet-aux-Morts
L'Île-aux-Noyers
L'Île-des-Barques
Les Îles-de-la-Girodeau
L'Île-au-Foin
L'Île Plate
L'Île Queu-de-Rat
L'Île-de-Grâce
L'Île Rouge
L'Île Marteau
L'Île-au-Baton**

Un mélange d'histoire indienne et française

L'ÎLE-AUX-BASQUES

Les Basques y extrayaient l'huile des baleines qu'ils capturaient à la hauteur du Saguenay; cela bien avant Jacques Cartier! On peut voir encore les fourneaux construits par les Basques l'île est aussi un refuge d'oiseaux.

L'ÎLE-AUX-POMMES

C'est là que les pilotes de Québec arrêtaient se ravitailler et prendre un coup chez Coucou Belisle, le seul habitant de l'île.

L'ÎLE-DU-BIC

Station officielle des pilotes du Saint-Laurent après la conquête.

L'ÎLE SAINT-BARNABE

En 1728, un jeune homme d'environ 25 ans arrive à Rimouski en provenance du Lac Matapédia. Quel était le but, l'objet du voyage? On ne le sut jamais. Tout ce qu'on a pu savoir c'est qu'il s'appelait Toussaint Cartier. Il passa 39 ans en ermite sur l'île.

L'ÎLE VERTE

Petite patrie des Maléchites peuple indien paisible et doux. Le 11 mai 1870, l'homme blanc les expulsa, malgré leurs protestations, de leur île natale, et un peu plus tard, vendit leur réserve \$9,368.00 à un propriétaire privé. Aujourd'hui les Maléchites ont à peu près complètement disparu Ouais!

LES ÎLETS JEREMIE

Ancienne propriété du peuple des Papinachois dont le nom signifiait "J'aime à rire un peu".

L'ÎLE-AUX-OEUFS

Sir Walker, venu conquérir la Nouvelle-France, y perd huit transports, mille cent hommes... et toutes ses illusions.

L'ÎLE D'ANTICOSTI

On l'appelait le cimetière du golfe Des centaines de naufrages eurent lieu le long de ses côtes. Le gouvernement fédéral y avait construit des "dépôts de naufragés": une cabane avec un poêle de fonte, et la provision réglementaire de 15 barils de farine, sept de pois, du sucre, du café, et sept barils de lard.

Vous pouvez traverser...

Les Eboulements - l'Île-Aux-Coudres

Du 15 juin au 15 déc. service à toutes les heures de 6.30 a.m. à 10.30 p.m.

Coût: Aller-retour: automobile et conducteur: \$3.50
passager: \$1.20

Montmagny - l'Île-aux-Grues

Service annuel 1 fois par jour à marée haute.
Capacité de deux à trois automobiles.

Sur réservation.

Coût: \$6.00, aller-retour (Min. 4 passagers)

S'adresser à: Jos. Lachance

Tél.: 248-0948

Pictou (Nouvelle-Ecosse) - Les Îles-de-la-Madeleine

Du 22 juin au 23 août. Départ de Pictou 5.00 p.m.

Retour à Pictou 7.00 a.m.

Coût: Aller-retour: automobile: \$42.00
adulte : \$16.40

Il y a aussi un traversier à Souris (Île du Prince-Edouard)

Sorel - L'Île Saint-Ignace-de-Loyola

Service annuel et continué à toutes les heures.

Coût: automobile: \$1.20
passager: \$0.30

Il y a aussi un pont qui relie l'Île Saint-Ignace à Berthier:

On peut aussi traverser sur d'autres îles comme l'Île-aux-Basques, l'Île Saint-Barnabé et l'Île Verte. Le service est très irrégulier et il faut se renseigner auprès du bureau touristique local. Sur la basse côte-nord, on peut facilement trouver un pêcheur qui accepte de nous traverser sur l'une des nombreuses îles et îlots.

A l'Île-aux-Coudres, l'Île d'Orléans et aux Îles-de-la-Madeleine, il y a plusieurs terrains de camping. On peut aussi y faire du camping sauvage. Il y a un endroit pour camper à l'Île aux-Grues, mais il n'y a aucun service. L'endroit est joli, mais un peu coûteux. \$2.00 par personne pour une nuit.

Le "bilinguisme" a encore frappé.

Il ne faut pas chercher le nom de nos îles sur les cartes publiées par le Fédéral. Tout a été traduit... en Anglais. On ne voit que des "Goose Island", "Crane Island" ou "Mill Island". L'Île-aux-Oies, l'Île-aux-Grues, l'Île-au-Moulin, connaît pas. Ça sombre souvent dans le grotesque. Sur certaines cartes, l'Île-aux-Coudres

est devenue l'Elbow Island, l'Île-du-Coude. Wow! "Ce-ti too much". L'"Elbow Island" n'est probablement pas appelée à un grand avenir ni toutes les "translations" des noms des grandes îles habitées. Mais qui sait à Rivière-du-Loup que le "Brandy Pot" n'est que la traduction du nom de l'Île-du-Pot-à-l'Eau-de-vie?

...où chaque rocher a sa légende



L'Île-aux-Lièvres
L'Île Blanche
L'Île-du-Pot-à-l'Eau-de-vie
Les Îles Razades
L'Île-aux-Pommes
L'Île-de-la-Providence
L'Île-Brulée
L'Île-aux-Patins
L'Îlet-aux-Massacres
L'Île-aux-Oeufs
L'Île Verte
L'Île d'Orléans
L'Île-aux-Cabanes
L'Île-aux-Asperges
L'Île-aux-Prunes
L'Île-de-la-Potherie
L'Île-du-Fort
L'Île-aux-Cochons
Les Îlets Jérémie
L'Île-au-Perroquet
L'Île-des-Cascades
L'Île Bougainville
L'Île Bigot
L'Île-aux-Ours
L'Île d'Anticosti
Les Îles Bouchard
L'Île Dupas
L'Île-à-L'aigle
L'Île Moras
Le Bicquet
Les Îles-de-Boule
L'Île de la Tête-de-la-Perdrix
L'Île du Père-Joson
L'Île-aux-Fantômes.

Quand on arrive à l'Île-aux-Grues, l'heure du dîner est largement dépassée. On s'arrête à l'Auberge de l'Oie Blanche. Ça a l'air fermé. On entre. Il n'y a personne. On fouille un peu et on finit par dénicher une vieille petite madame à qui on demande si on peut manger un morceau.

"J'vas essayer de vous trouver quelque chose"

Rôti de boeuf, patates, navet, betteraves, soupe au poulet et pour finir deux grosses pointes de tarte aux fraises et aux framboises avec une boule de crème glacée.

Mme Vézina nous avait trouvé "quelque chose".

A 73 ans, Mme Vézina commence à trouver l'hiver long.

"Je vous dis qu'avant l'arrivée de l'électricité et de la télévision, c'était pas drôle. On devait s'éclairer aux lampes à l'huile de charbon; et dehors tout l'hiver, c'était la neige et le vent. Je recommencerais pas. Ma fille de Québec veut revenir à l'Île. Moi, je ne lui conseille pas. L'été, c'est beau. On a du soleil, les battures deviennent vertes comme les pelouses de la ville. Y vient du monde. Mais l'hiver, c'est trop long. Il faudrait qu'elle retourne en ville."

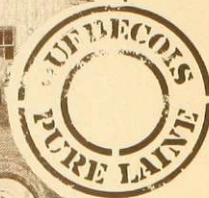
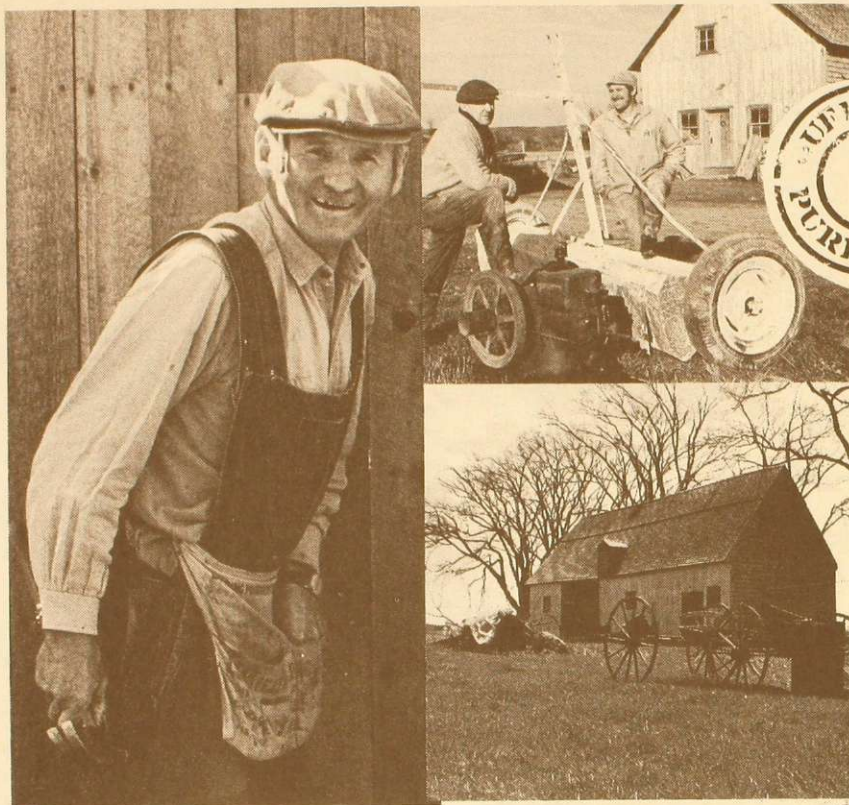
L'Île-aux-Grues, c'est une petite île de six milles de long et de 3/4 de mille de large, située en face de Montmagny. Si l'hiver y est un peu long, l'été est magnifique.

L'île possède de très belle battures, deux ou trois plages, et elle est entourée d'une série de petites îles.

Si vous rêvez d'une fin de semaine calme avec de l'eau, du soleil, du monde attachant, c'est l'endroit.

Vous pouvez toujours aller prendre un verre et un repas dans l'une des petites auberges de l'île.

on est allé a l'Île-aux-Grues...



Durant l'été, LE BATEAU IVRE ouvre ses portes. Il s'agit d'une ancienne goélette qu'on a transformée en salle à manger et en salle de danse.

"La colonisation dans l'île, "nous dit Solime Lavoie," remonte aux premiers temps. Ca a d'abord commencé dans les années 1600 à l'Île-aux-Oies; ensuite ça s'est développé à l'Île-aux-Grues. Les maisons que vous voyez avec le rebord du toit un peu relevé, ont presque toutes deux cent ans et au-dessus."

L'île a été colonisée très tôt. Le foin sauvage des battures était particulièrement recherché. Et l'île était un véritable paradis pour la chasse aux oies et aux canards. Encore aujourd'hui, l'île est envahie à certaines périodes par des chasseurs. A l'automne, on se croirait dans un champ de tir.

Il y a 20 ans, l'île comptait près de cinq cent habitants. Il n'en reste plus que deux cents. Pourtant les maisons sont presque toutes habitées. ***"La raison", nous dit madame Vézina, "c'est que les jeunes ne font presque plus d'enfants. Avant c'était des grosses familles de quatorze ou quinze enfants. Maintenant on s'arrête à deux ou trois"***.

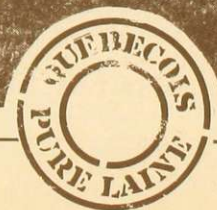
D'après M. Lucien Vézina et son garçon, presque tout le monde sur l'île est encore cultivateur, mais ça n'est pas pour longtemps. Tout coûte trop cher. Cette année, la corde à moissonneuse a triplé, passant de sept dollars à vingt dollars; l'engrais chimique et les semences ont augmenté de près du tiers. ***"Ca ne peut pas continuer de même. Moi, je dis que c'est une guerre ou une révolte qui se prépare. Ca n'a pu de bon sens"***.

En plus cette année, la période des semences a été reculée à

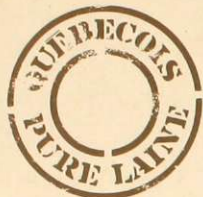
cause du mauvais temps.

"Deux ou trois semaines de bon temps devrait arranger les choses. Sinon on risque de payer encore plus cher nos patates l'année prochaine."

"Des légendes", nous dit le curé de la paroisse, "il y en a comme dans toutes les îles. La plus célèbre ici, est celle du Petit Bonhomme pas de tête. Il a fait jaser l'île pendant longtemps. Il est apparu pour la première fois en 1810 et pendant presque trente ans, il y a du monde qui disent l'avoir vu. Il ne se montrait que la nuit, vêtu d'un pantalon gris et d'une redingote noire. Il ne parlait pas, et pour cause, le pauvre, avait oublié sa tête. Il ne laissait pas de traces non plus. Il avait, dit-on l'allure délicate et légère d'un chat. A partir de 1841, on ne l'a plus revu."



...et aux Iles
de Sorel,



Quand on arrive à l'île d'Embarras, dans les îles de Sorel, en longeant le Chenal du Moine, on a l'impression de se retrouver le long du Mississipi dans un des derniers petits villages français de la Louisiane. On est entouré de canots et de petites îles. C'est surtout plein d'arbres qui tombent *"en longs rideaux dans l'eau"*.

L'île d'Embarras, c'est l'île des Beauchemin, le pays du père Didace. C'est là qu'on peut manger la fameuse gibelotte à la barbotte.

Les îles du Lac Saint-Pierre, mieux connues sous le nom des Iles de Sorel ou de Berthier (selon que vous soyez d'un bord ou de l'autre du fleuve) occupent toute l'entrée du Lac Saint-Pierre. Elles sont toutes aplaties; aucune ne dépasse de plus de 23 pieds le niveau moyen des eaux. Elles semblent flotter sur le fleuve comme des chalands remplis d'arbres et d'oiseaux. On peut compter une centaine d'îles et d'ilots. Au printemps, avec les inondations, il en disparaît quelques dizaines. Les Sorellois connaissent bien le problème de la crue des eaux. Avant l'arrivée des brise-glaces, il y a une trentaine d'années l'eau causait parfois de véritables ravages. En 1865, on

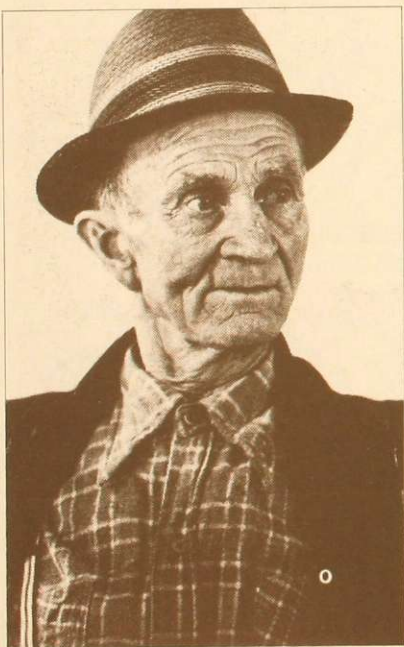
nous raconte qu'une inondation avait submergé toutes les îles et avait causé la mort de 34 personnes.

Mais c'est souvent moins l'eau que les glaces qui causent le plus de dommage aux maisons.

"Je me suis noyé trois fois" dit en riant M. Desmarais, pêcheur du coin, *"l'eau ne me fait pas peur, mais les glaces, ça, c'est dangereux"*.

C'est ce qui explique qu'on retrouve dans l'Île de Grâce et l'île du Chenal ces grandes rangées d'arbres qui, tout en transformant le paysage, protègent les maisons contre les glaces.

On dit que les îles sont un paradis pour les chasseurs. Voici ce que rapporte à cet effet Thomas de Konninck dans une étude sur les îles de Sorel: Le 17 septembre 66, jour de l'ouverture de la saison de chasse, près de 4000 chasseurs étaient postés dans l'archipel et les baies environnantes. Quelques jours auparavant, le 13 septembre, le Service fédéral de la faune avait recensé 3,300 canards dans le secteur. Ces chasseurs tirèrent en moyenne 25 cartouches chacun, pour un total de cent mille coups de fusil. Ils déversèrent sur l'archipel cinq tonnes de plomb.



on a mangé la gibelotte de mme Beauchemin.



On a réussi à mettre la main sur une recette authentique de gibelotte des îles de Sorel. Madame NAPOLEON BEAUCHEMIN, qui tient une sorte de petite auberge à l'entrée de l'île d'Embarras depuis près de 24 ans, a bien voulu nous confier une partie de son secret; mais pour le bouillon, il faudra trouver votre propre assaisonnement.

Patates
Grillades de lards
Oignons
Carottes
Fèves
Pois verts
Boîte de condensé de tomates
Un bon morceau de beurre
Sel et poivre.

Mettre tous les ingrédients dans une casserole et faire bouillir.

Il faut mettre l'eau juste au ras des patates
pour ne pas noyer le poisson.

Quand les patates sont bien tendres, on ajoute la barbotte,
ou à défaut la perchaude (ou d'autres poissons de mer).

Faire mijoter le tout une quinzaine de minutes.

Pour l'assaisonnement, ajouter de l'ail, du persil, du paprika,
du safran, du basilic et d'autres herbes selon votre goût.



c'est comme ça que ça marche

Le congrès général de la CSN a lieu tous les deux ans. A cause de cela les questions purement administratives ont une grande portée mais il est également important de bien définir les orientations de l'organisme. Il est difficile de préciser lequel de ces deux volets a le plus d'importance pour des assises telles que celles qui se dérouleront à Montréal du 23 au 29 juin.

Et à la veille de ce congrès, plusieurs se demandent si l'assemblée ne risque pas d'être sabordée par de trop longues discussions budgétaires. On a vu à quel point les signes de piastres avaient coloré les discussions au récent congrès de la Fédération des affaires sociales. En sera-t-il de même au congrès de la CSN, au préjudice de débats de fond plus importants pour l'avenir de la Centrale?

Au prochain congrès général de la C.S.N.

Eviter de se barrer les pieds dans les 75 cents...

Cette question, nous avons voulu la poser à six militants de la CSN, à qui nous avons demandé d'exprimer leurs vues personnelles sur ce que pourrait ou devrait être le congrès 1974 de la CSN.

Le Fonds de défense professionnelle, l'action politique, les comités populaires, l'opposition fédérations - conseils cen-

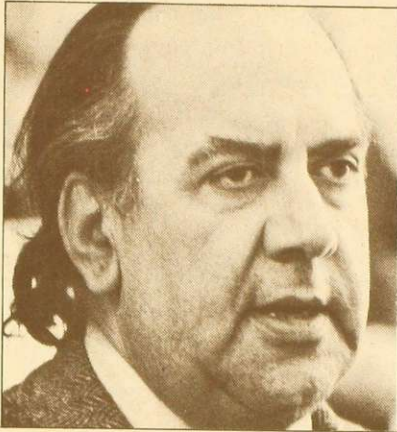
traux, l'à-propos d'une politique de consolidation ou d'organisation, voilà autant de sujets qui soulèveront des discussions dans cette salle du congrès '74 de la CSN.

Même si elles ne se veulent pas une indication de ce que pourront être les débats pendant le congrès, nous vous livrons les opinions de six militants sur ces questions.



C'est comme ça que ça marche

**“Se donner un autre
“swing”
Marcel Pepin,
président général
de la C.S.N.**



“Même si tous les congrès sont importants, je souhaite une très grande participation au prochain congrès de la CSN, étant donné que depuis quelque temps, la prise de conscience a été plus grande chez les militants syndicaux, dont surtout les militants de la CSN, et qu’il faut se donner un autre “swing” pour augmenter cette prise de conscience et être plus rigoureux dans notre analyse et notre implication.

“Tout est contenu dans le rapport moral qui est sur deux pôles: d’une part l’action syndicale à entreprendre et d’autre part la poursuite de l’organisation des comités populaires qui mèneront directement à une action politique, même électorale. Les comités populaires se veulent des structures permanentes avec des objectifs à moyen, sinon à long terme, et ils doivent regrouper plusieurs groupes de citoyens et non seulement des militants de la CSN. Et c’est par les comités populaires qu’on pourra s’engager dans une action politique électorale.

“La question du maraudage inter-centrale soulèvera certainement un débat intéressant au prochain

congrès. Mais avant de prendre une position quelconque et d’en attendre la réciproque de la part des autres Centrales syndicales, il faudra tout d’abord s’entendre sur la définition du mot “maraudage”. “Les discussions du prochain congrès étant importantes, il faudra éviter de passer toute la semaine sur les questions budgétaires. Pour s’assurer que les débats sur le budget ne s’éternisent pas, l’exécutif proposera, dès le début du congrès, des heures de tombée pour les discussions budgétaires. Cette procédure ne sera pas anti-démocratique étant donné que les questions du budget et du fonds de défense professionnelles auront déjà été longuement étudiées et débattues.

“D’ailleurs le prochain congrès de la CSN sera le plus démocratique de son histoire puisqu’on a beaucoup insisté sur l’information préalable au congrès et que l’information est la base de la démocratie.”

**“Eviter
qu’on se barre
les pieds
dans les 75 cents!”
Marc Ferland,**

vice-président
du Conseil central
de Québec.



“Même si je ne pourrai pas contrôler le congrès seul, j’es-

saierai d’éviter qu’on se barre les pieds dans les 75 cents! Mais je crains encore que l’assemblée ne s’oriente dans des questions administratives qui risquent de prendre la place de discussions fondamentales.

“Ainsi il sera très important pour le congrès de redéfinir la place des conseils centraux au sein de la structure de la C.S.N., et ce, en opposition avec la “tendance fédérative”.

“De la façon dont c’est parti, on peut presque se demander si les Fédérations en viendront pas un jour à créer leurs propres conseils centraux!!!

“Pour redonner aux Conseils centraux la place qui leur revient et pour leur permettre de jouer efficacement leur rôle, on devra donner plus de ressources humaines et matérielles aux Conseils centraux par une autre forme de redistribution des “per capita”. De ça, il faudra en parler au congrès.

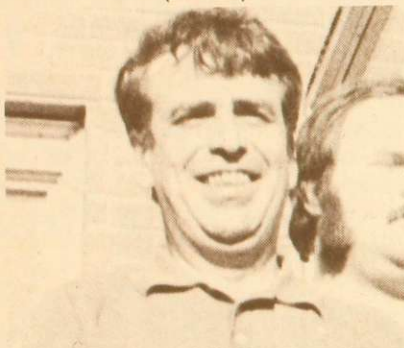
“Par ailleurs, on peut déjà prévoir que le congrès devra traiter du sujet des permanents du mouvement. Sur ce point il est difficile de généraliser les critiques et les blâmes, car contre chaque situation négative on peut citer un cas opposé où le permanent est efficace. Mais on doit admettre que souvent le blocage, dans les actions qui pourraient être menées par la CSN, dépend directement des permanents. Comme ce sont eux qui sont responsables de l’exécution, il leur est toujours facile de bloquer ou retarder la réalisation de projets, surtout dans les cas où ils prennent un trop long temps à adhérer aux idées des membres.

c'est comme ça que ça marche

“Que l'exécutif se rapproche du monde ordinaire”

Pierre Marien,

président
du Syndicat des employés
de Marine Industries
(Sorel)



“Au congrès de la CSN, ceux qui parlent ne reflètent pas les idées de la base. En effet, ceux qui peuvent se risquer à prendre le micro, ce sont ceux qui sont expérimentés dans le mouvement. Mais les travailleurs n'osent pas parler, de peur d'être ridiculisés, même s'ils représentent bien la base.

“Il faut donc que l'exécutif de la CSN se rapproche davantage du monde ordinaire. Ainsi, au lieu d'un congrès tous les deux ans, l'exécutif devra venir rencontrer les travailleurs dans les régions et les laisser parler sans faire de discrimination entre les délégués officiels et les membres en général. Le problème avec les délégués qui participent au congrès, c'est qu'ils ne consultent pas leurs membres auparavant.

“Moi j'irai au congrès, mais je ne parlerai que si on attaque les intérêts des gars de mon syndicat. Je connais bien les idées de mes membres, car je suis avec eux 8 heures par jour sur

le chantier. Mais je pense que d'assister au congrès général de la CSN est une bonne forme d'éducation syndicale. Aussi, mon syndicat a invité ses 43 délégués de département à venir passer une journée complète au congrès à titre d'observateurs, et ce, aux frais du syndicat.

“Pour ce qui est de l'avenir, je crois que la CSN devrait consacrer ses efforts sur la consommation. Au plan des conventions collectives c'est déjà satisfaisant, mais c'est en sortant de l'usine qu'on se fait exploiter. Il faut promouvoir la formule coopérative, mais en y mettant des budgets considérables. Si le magasin Coop n'offre pas tous les services, on devra aussi aller chez Steinberg's pour compléter ses achats et, peu à peu, on n'ira plus que chez Steinberg's où on peut tout se procurer.

“Politiser la négociation collective”

Richard Daigneault,

adjoint à l'exécutif

“Le congrès de 1972 avait été très important, car pour la première fois la CSN se demandait: “Est-ce qu'un mouvement syndical cherche des accommodements dans le système capitaliste ou est-ce qu'il conteste et veut changer ce système?”

“Or le congrès de '74 est directement issu de celui de '72 dont il est la poursuite et le développement. Aujourd'hui il s'agit de redonner une nouvelle dimension à la négociation traditionnelle, de politiser les négociations collectives.

“Le premier front va maintenant prendre des dimensions so-

ciales. Par le passé, l'ensemble de la société québécoise n'était pas consciente des retombées bénéfiques dont elle profitait suite à des négociations collectives entre un groupe de travailleurs syndiqués et un employeur. A l'avenir, la négociation ne sera plus ésotérique, (i.e. compréhensible seulement à un petit groupe d'initiés), mais la société comprendra toute la portée sociale des demandes syndicales.

“Comme le souligne le président dans son rapport moral, là où on en est rendu, le syndicat ne peut plus négocier comme s'il était en société secrète avec une compagnie; de plus en plus le syndicat sera perçu comme négociant pour la masse des gens. Les syndicats vont faire la lutte mais la masse va suivre.

“A mon avis, ce sera là le résultat important du prochain congrès. Le premier front deviendra un outil pour donner une force sociale aux travailleurs.

“Mais élargir l'aire d'influence du premier front nécessitera certains moyens, certains appuis. appuis.

“Le Fonds de défense professionnel est un de ces moyens. Mais si le FDP n'est pas augmenté, les travailleurs seront incapables de faire la bataille, car ils n'en auront pas les moyens. Il faut des minima qui ne sont plus les mêmes qu'il y a quelques années.

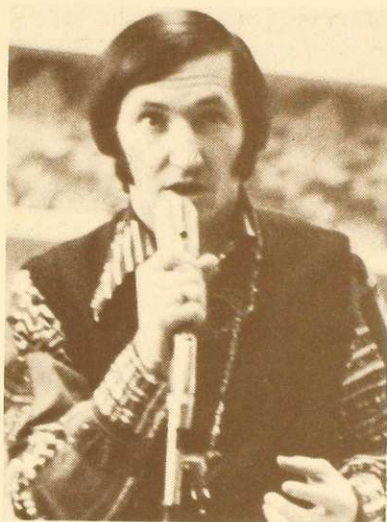
“Je suis conscient de la position difficile des délégués pendant le débat sur le FDP. Plusieurs d'entr'eux sont favorables à la hausse, mais ils sont délégués au congrès par des groupes qui sont parfois majoritairement contre ce projet. C'est alors qu'on verra la véritable représentativité des délégués.

c'est comme ça que ça marche

"Il y a autant de CSN que de Fédérations et de Conseils centraux"

Jean-Marie Girard,

président
du Syndicat des employés
de l'hôpital
de Chicoutimi.



"Au congrès, il faudra insister sur la nécessité de retourner vers la base, par un meilleur programme d'éducation. Actuellement, il y a une coupure entre la tête et la base.

"Même si je suis pour l'action sociale et politique il faut comprendre que, pendant que certains membres sont rendus très loin dans le deuxième front, d'autres n'ont même pas encore compris le premier front. Par le service d'éducation, on pourra sensibiliser les syndiqués à une véritable participation syndicale et quand ils auront compris ce qu'est la syndicalisation, ils s'engageront plus facilement dans l'action politique.

"Actuellement, il y a un manque d'éducation. Ainsi, certains permanents donnent un peu d'éducation pour se donner bonne conscience, mais ils s'organisent pour ne pas en donner trop de peur que le syndicat devienne indépendant et autonome et puisse se passer de leurs services.

"Et améliorer les services d'éducation n'implique pas de grosses dépenses supplémentaires, car il y a déjà duplication de services. Il s'agit de concentrer les efforts et de confier aux Conseils centraux "l'a b c" de la formation plus spécialisée dans leur domaine d'activités. "Cette éducation accrue devra mener à une plus grande unité par l'intérieur. Actuellement il y a autant de CSN qu'il y a de fédérations et de conseils centraux.

"Quant à l'augmentation du Fonds de défense professionnelle, ce projet ne passera pas. Si les officiers étaient plus près de la base, ils n'auraient pas formulé ce projet. Mais si le projet passe au congrès, il y aura désistement de la part d'un groupe: on cessera de payer, puis on se désaffiliera."

**"Le congrès,
c'est le théâtre
de l'absurde"**

Christiane Jobin,

secrétaire
du Conseil central
du Bas Saint-Laurent
(Rimouski)

"Je dois dire au départ que, personnellement, je déteste les

congrès de la CSN. C'est trop lourd comme structure et ce n'est pas une révétable consultation. Les vraies décisions ne sont pas prises là. Pour moi le congrès, c'est du théâtre de l'absurde. Du Ionesco.

"Ce qu'il faut éviter, lors du congrès, c'est de consacrer trop de temps aux questions budgétaires. On ne devrait pas dépasser une journée sur le budget. D'autant plus que les idées des gens sont déjà très précises. Mais je sais que la discussion sur le fonds de défense professionnelle risque d'être longue, car il y a plusieurs hypothèses possibles entre le statu quo et le projet soumis. Personnellement je pense qu'il faut un FDP plus substantiel, car ça fait peur aux employeurs lorsqu'ils savent qu'on a plus d'argent pour se défendre. Mais les membres sont majoritairement contre ce projet de hausse du FDP.

"Par contre il sera important de discuter sérieusement du rapport moral du président au cours de ce congrès. Après étude du projet condensé, on note qu'il mérite d'être creusé plus à fond.

"Ainsi au Conseil central du Bas Saint-Laurent, on est d'accord avec le contenu des critiques. La CSN doit poursuivre son implication sociale et politique mais arriver à plus d'actions directes. On ne peut pas faire de la formation syndicale sans déborder à l'extérieur de l'usine. Aussi le premier et le deuxième front ne peuvent pas être dissociés."

Il y a des conflits qui s'éternisent au Québec. Voici la liste de ceux qui durent depuis plus de 2 mois et dont nous avons déjà parlé dans *Le Travail*: Pavillon St-Dominique à Québec; Canadian Gypsum à Joliette; Radio CJSJ à Ste-Agathe; United Aircraft à Longueuil; Matelas Suprême à St-Narcisse; les 3 COFI de Montréal; Cascades Meubles à Shawinigan; Carter White Lead à Montréal; Octo Nordic à Laval.

NOUVEAUX CONFLITS

Canadian Bronze à Valleyfield: 50 employés FTQ en grève depuis le 14 mai.

Wabasso Textiles: 1,400 travailleurs (FTQ) à Shawinigan et Trois-Rivières en grève depuis le 15 mai. Ils réclament la parité avec l'Ontario.

Meuneries Ogyvie à Montréal: lock-out illégal le 15 mai contre 300 syndiqués CSN qui protestaient contre le congédiement de 72 de leurs camarades. La CAC leur refuse les prestations.

Domtar à LaSalle: 300 travailleurs FTQ en grève depuis le 21 mai. Salaires et indexation.

Fonderie Sainte-Croix à St-Jean: 118 métallos FTQ en grève depuis le 21 mai. Salaires.

Sno-Jet à Thetford Mines: 275 métallos FTQ en grève depuis le 26 mai; semaine de 40 heures et salaires.

Machinerie de Montréal Arckweld: 80 employés CSN en grève depuis le 27 mai.

Les employés CSN de l'hôpital de Havre St-Pierre: ont débrayé le 28 mai pour revendiquer de meilleures conditions de travail.

Accessories Manufacturers à Montréal: 104 métallos en grève depuis le 31 mai.

Phoenix Steel à Montréal: lock-out illégal pour 140 membres du Syndicat international des travailleurs du métal en feuilles.

Compagnie Pervel à Saint-Léonard: 115 métallos FTQ en grève depuis le 4 avril.

Uniroyal: 600 ouvriers en grève depuis le 17 avril. Ont rejeté des offres finales le 11 mai.

Simonds Saw à Granby: 300 syndiqués CSN en grève depuis le 18 avril.

Gen-Tec à Québec: 40 employés CSN en grève depuis le 25 avril, injonction, impasse dans les négociations.

Engrais chimiques du Saint-Laurent à Valleyfield: 70 employés CSN en grève depuis le 1er mai.

Goodyear de Valleyfield: 600 syndiqués des Ouvriers unis du caoutchouc FTQ en grève depuis

le 2 mai. Injonctions, 23 outrages au tribunal. Grève de solidarité exceptionnelle.

Consumer Glass à Waterloo: 145 travailleurs des Ouvriers unis du caoutchouc FTQ en grève depuis le 8 mai: injonctions, scabs, point en litige: les salaires de plus de la moitié des grévistes qui sont des femmes sont inférieurs au salaire minimum.

Transformateurs de Québec Inc.: 65 employés CSN en grève le 9 mai pour protester contre la suspension de 2 des employés qui ont débrayé le 1er mai. Réclament aussi l'indexation.

Celanese Textile à Coaticook: ces travailleurs de la CSD sont en grève depuis le 13 mai pour obtenir l'abolition du système d'opérations continues

Les Fonderies de Sorel: (propriété des Simard): 275 syndiqués CSN en grève depuis le 14 mai. Salaires et clauses normatives.

Ateliers Tanguay à St-Prime: 142 employés CSN, en grève depuis le 30 mai.

Ferronnerie Coté et Boivin au Saguenay lac St-Jean: 80 employés CSN, en grève depuis le 3 juin.

Wells et Fils à Chicoutimi: 16 employés CSN en grève depuis le 3 juin.

J.B. Renaud à Rivière du Loup: 7 employés CSN en grève depuis le 30 mai.

Ville de Verdun: 98 employés CSN, en grève depuis le 3 juin.

Hopital Notre-Dame à Montréal: 2000 employés CSN en grève rotative depuis le 18 mai.

Ville de Brossard: 77 employés CSN en grève depuis le 7 juin.

Heatex à LaSalle: 315 employés CSN, en grève depuis le 6 juin.

Ville de St-Jean: 32 employés CSN en grève depuis le 10 juin.

REOUVERTURES

A la CSN: 150 syndicats ont rouvert leur convention collective, et réussi à indexer totalement ou partiellement leur salaire au coût de la vie.

Règlements remarquables: les 1,500 syndiqués CSN des abattoirs de poulets de Berthierville, Ste-Rosalie, St-Jean Baptiste de Rouville St-Damase et Iberville ont débrayé en front commun pour rouvrir leur convention, et ont obtenu un rajustement de 60 cents l'heure, en plus de l'augmentation régulière prévue à la convention. Le comptoir avicole St-Félix a obtenu le même règlement en négociation régulière.

memo

NOTRE HISTOIRE: une équipe d'archivistes a entrepris de recueillir les photos, documents, récits, témoignages sur les luttes syndicales de la CSN depuis 50 ans - ils sont équipés pour enregistrer, microfilmer etc. Si vous avez quelque chose, contactez-les au 1001 ST-Denis, mtl,

GINETTE BELCOURT, 842-3181

ELECTIONS FÉDÉRALES le 8 juillet : pour ceux que ça intéresse ...

"L'AMIANTE, QUOSSECA DONNE 25 ANS APRÈS" Brochure qui marque le début des prochaines négociations dans l'amiante - Disponible au conseil central de Thetford-Mines et au Service d'Information de la CSN -

DOSSIERS en préparation à la Recherche: Secteur public 1975, le Mouvement coopératif, l'Amiante, l'Aluminium, les Séries, l'Inflation (indexation) -

SWP à Sherbrooke: L'usine de bâtons de hockey achetée par les travailleurs à ouvert officiellement le 8 mai - Pour acheter des parts (\$25 minimum), s'adresser à Joseph G. Gervais, Conseil Central de Sherbrooke, 180, rue Acadie, 819-563-6515

VIDÉOS que vous pouvez commander par Télex à Yves Lequert, au 1001 ST-Denis (transport à nos frais) —

- SOS SOMA (50 m.)
- RODOLPHE HAMEL (Amiante 49/60 m. + 1.30h.)
- VOUS SAVEZ ÇA MONSIEUR LE MINISTRE (50 m.)
- LE SEL DE LA TERRE (Mineurs USA 1946/1.40h.)
- LA BATAILLE DU BOIS (Calamo/20 m.)
- POUR FAIRE CHANGEMENT (Le Québec vu par les gens de Firestone /50 m.)
- AU CHILI OU AILLEURS (50 m.)
- LES PETITS NÈGRES DE GREAT LAKES (50 m.)
- LES KNOCK-OUTÉS (La Presse/45 m.)
- LA GRÈVE CAMPBELL (30 m.)
- L'AMIANTOSE TUE (50 m.)
- ABATTOIR AGRICOLE VICTO COOP. (30 m.)
- ON EST PAS L'ARMÉE DU SALUT (production continue à celanese)

vivre

à

notre

gout
